

Messages des femmes autochtones sur la biodiversité et le changement climatique



TIN HINAN - Association pour l'épanouissement des femmes nomades

Institut für Ökologie und Aktions-Ethnologie



Messages des femmes autochtones sur la biodiversité et le changement climatique

Une collection



TIN HINAN
Association pour l'épanouissement des
femmes nomades, Burkina Faso



Institut pour l'écologie et
l'anthropologie d'action,
Allemagne

Financé par



Aktion Selbstbesteuerung e.V.

Messages des femmes autochtones sur la biodiversité et le changement climatique

Copyright © TIN HINAN et INFOE, 2011

Tous droits réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme ou par quelque moyen sans l'autorisation écrite de leurs auteurs, le propriétaire du droit d'auteur et l'éditeur. Les autrices partagent leurs riches messages personnels avec le lecteur. A la lecture de ces contributions et des messages, le lecteur lui/elle-même s'engage à traiter ces derniers avec le respect dû à tous égards.

Publié par:

TIN HINAN - Association pour l'épanouissement des femmes nomades
09 BP 709 Ouagadougou 09
Burkina Faso

et

INFOE - Institut pour l'écologie et l'anthropologie d'action
Melchiorstr. 3
50670 Köln
Allemagne

Photos en couverture par les autrices des contributions sauf indication contraire (voir à l'intérieur).

Edité par Saoudata Aboubacrine, Elisabeth de Ledoux, Elke Rothkopf et Sabine Schielmann

Remerciements

En premier lieu et avant toute chose, nous adressons nos remerciements à toutes les femmes autochtones qui ont partagé leurs riches expériences et leur savoir avec nous dans ce livre. Sans leur volonté de transmettre leur message, ce livre n'aurait jamais vu le jour.

En outre nous remercions également ceux qui nous financent, *Stiftung Umverteilen* et *Aktion Selbstbesteuerung*, sans leur soutien financier nous n'aurions pu réaliser cette publication.

Enfin et surtout, nous tenons à remercier nos traducteurs, Elisabeth de Ledoux, Klaus Mantzel, Ekaterina Mazilowa, Jarek Novak et Elke Rothkopf pour avoir rendu ce livre disponible dans plusieurs langues. Nous tenons également à remercier Abdourahmane Ag Mohamed Elmoctar pour son soutien à Tin Hinan dans la collecte d'informations et la coordination des articles. Finalement, nous tenons à remercier les photographes offrant les très belles photos de cette brochure.

Contenu

Introduction	7
Afrique	
Burkina Faso, <i>Saoudata Walet Aboubacrine</i>	12
République Démocratique du Congo, <i>Adolphine Muley</i>	26
Arctique	
Fédération Russe, Péninsule des Tchouktches, <i>Nadechda Kutynkewa</i>	37
Asie	
Inde, <i>Shimreichon Luithui</i>	45
Malaisie, <i>Jennifer Rubis</i>	52
Népal, <i>Pasang Dolma Sherpa</i>	58
Thaïlande, <i>Norairri Thungmuang</i>	65
Amérique Latine	
Equateur, <i>Jenny Chuje</i>	77
Communiqué de Presse issue par Tebtebba à l'occasion de la Conférence Mondiale des femmes autochtones, du changement climatique et du programme REDD Plus Philippines, 18-19 novembre 2010	85
Références et liens	90

Introduction

Même si les peuples autochtones sont ceux qui ont le moins contribué au changement climatique en raison de leur modes de vie durable et de leur empreinte carbone nulle, ils sont ceux qui sont le plus affectés tant par les effets du changement climatique lui-même que par les mesures prises pour tenter de le ralentir ou de s'y adapter. Le poids de ces effets est particulièrement lourd pour les groupes marginalisés, discriminés et économiquement pauvres. Et, dans ce contexte, les femmes autochtones sont celles qui portent le fardeau le plus lourd puisque se sont principalement elles qui fournissent l'eau, la nourriture et les soins à leurs familles. Les femmes doivent aller de plus en plus loin pour trouver des points d'eau, elles doivent prendre soin d'un nombre croissant de malades au sein de leurs familles. De plus, elles doivent faire face à des périodes de plantation instables, de cérémonies culturelles bouleversées, à des récoltes moins abondantes, à des inondations et à beaucoup d'autres effets du changement climatique.

Cependant, du fait de cette situation, elles sont aussi celles qui ont développé les méthodes et les stratégies les plus diverses et les plus sophistiquées d'adaptation et d'atténuation. „Les femmes autochtones sont les gestionnaires essentiels de la diversité biologique, les conservatrices traditionnelles des semences et de l'expérience d'un grand nombre de graines diverses, les gardiennes de systèmes de gestion de l'eau sophistiqués et de techniques de cultures adaptées aux conséquences du changement. La plupart de leurs méthodes ne

sont pas remarquées et demeurent invisibles et non communiquées“, remarque Phrang Roy.”¹

Les peuples autochtones, en général, et les femmes autochtones, en particulier, n'ont néanmoins que rarement l'occasion de participer réellement et d'exprimer leurs opinions ainsi que leur expérience quand des mesures d'adaptation ou d'atténuation sont débattues au niveau national ou international, comme à la Convention des Nations Unies sur le Changement Climatique. De plus, leurs droits ne sont pas reconnus même si les décisions prises concernent directement leurs vies, leurs terres, l'eau, leurs ressources. De nombreuses mesures d'adaptation ou d'atténuation sont retenues au prix des droits des peuples autochtones, de leurs terres et de la diversité biologique, de leurs territoires comme, par exemple, les mécanismes de réduction des émissions de carbone forestier dans les Pays en Développement (REDD).

Il est donc absolument vital d'informer des effets du changement climatique sur les femmes autochtones, qui dépendent des ressources biologiques pour faire vivre leurs familles ainsi que faire perdurer les pratiques culturelles de leurs peuples. Il est au moins aussi important d'attirer l'attention tant des politiciens que des organisations internationales et du grand public sur les diverses réponses que

¹ Gonzalo Oviedo, Conseiller sénior pour la politique sociale de l'UICN (Union Internationale pour la Conservation de la Nature) : l'une des questions-clés soulevées lors l'instance permanente des Nations Unies sur les questions autochtones (du 18 au 29 mai 2009, à New York) concerne l'ignorance du rôle des femmes autochtones dans les négociations concernant le changement climatique. Voir: http://www.iucn.org/about/work/programmes/social_policy/news/?3403/Indigenous-women-most-vulnerable-to-climate-change-but-key-agents-of-change

les femmes autochtones, en tant que gardiennes du savoir traditionnel sur leur environnement et gestionnaires essentiels de la diversité biologique, ont apporté au changement climatique. Cet ouvrage espère contribuer à la compréhension et à la reconnaissance du rôle essentiel que jouent les femmes autochtones dans la conservation de la diversité biologique et dans les mesures d'adaptation et d'atténuation face au changement climatique. Il insiste également sur la nécessité de leur participation pleine et entière aux négociations importantes et aux prises de décision à tous les niveaux.

Les contributions des femmes autochtones à ce livre ainsi que les messages qu'elles délivrent au lecteur représentent différentes réponses aux multiples problèmes induits par le changement climatique et la disparition de la diversité biologique auxquels sont confrontées les femmes autochtones de différentes régions du monde. Des expériences issues d'Afrique (Burkina Faso et République Démocratique du Congo), d'Asie (Inde, Népal, Malaisie et Thaïlande), de l'Arctique (Tchoukotka) et de l'Amérique Latine (Équateur) ont été rassemblées dans cet ouvrage. Nous espérons intégrer les expériences de femmes autochtones de toutes les régions du monde, cependant, pour de nombreuses raisons, cela ne fut pas possible. Nous sommes profondément désolés qu'aucune contributions de femmes Inuits et Sámi, peuples de l'Arctique, n'ait pu être intégrée à cet ouvrage ainsi qu'aucune provenant de la région du Pacifique alors qu'il s'agit de deux régions où les femmes autochtones sont tout particulièrement affectées par le changement climatique et ses effets sur leurs modes de vie, leurs cultures et la diversité biologique. Pour tenter de combler ce manque, nous avons inclus, à la fin du livre, des références et des liens pour obtenir plus d'informations sur ces régions.

Cet ouvrage collectif comprend des expériences qui vont des réponses aux difficultés du quotidien, auxquelles font face les femmes autochtones pour subvenir aux besoins de leurs familles au niveau de leur communauté, à des réponses politiques apportées par les femmes autochtones au niveau international dans le cadre de négociations en cours lors de la Convention sur la Diversité Biologique et la Convention Cadre des Nations Unies sur les Changements Climatiques. Lors de ces dernières, des questions techniques complexes sont apparues concernant directement, au niveau de leur communauté propre, les femmes et les peuples autochtones sans que ceux-ci soient correctement et pleinement informés, sans même parler de leur entière participation et de la reconnaissance de leurs droits. En réponse à l'importance de ces sujets, comme le REDD (réduction des émissions résultant du déboisement et la dégradation des forêts), nous avons intégré quelques déclarations récentes émanant de femmes autochtones (et autres).

Par Saoudata Aboubacrine et Sabine Schielmann

AFRIQUE

Saoudata Walet Aboubacrine, Burkina Faso

Mes origines

Je suis Saoudata Walet Aboubacrine, une femme touareg née dans le cercle de Goundam, région de Tombouctou au Mali. Depuis 20 ans, j'ai été active pour la promotion et la protection des droits des peuples autochtones en général et des femmes pastorales en particulier. En collaboration avec différentes ONG, les institutions étatiques spécialisées et les organismes des Nations Unies, j'ai mené un certain nombre d'études sur les questions de droits de l'homme relatives aux peuples autochtones en Afrique et aux touaregs en particulier comme une étude sur la santé des peuples nomades dans la province de l'Oudalan au Burkina Faso et la situation des droits humains des peuples autochtones au Burkina Faso et Mali. Depuis 2003, je suis la coordonnatrice des programmes de Tin Hinan - L'Association pour l'épanouissement des femmes nomades au Burkina Faso et Mali.

Philosophie touarègue

Chez les touaregs, la vision autochtone du monde repose sur la réalisation d'une harmonie entre la vie sur terre et le cosmos. Cette conception de la vie se manifeste dans le comportement et les attitudes des hommes par rapport à leur environnement. Chez les Touaregs, les êtres humains, animaux, plantes et mêmes les matières inertes ont une âme et toute âme mérite respect et considération.

La violence, non nécessaire, contre les animaux et les matières inertes, doit être bannie du comportement de l'être humain. Tout abus est donc générateur de déséquilibre du cosmos. Et cela peut engendrer la colère et la foudre des puissances surnaturelles. Ainsi par exemple, lorsque l'enfant en jouant frappe le sable ou un arbuste avec un bâton, on lui dit généralement que cela n'est pas bien et qu'un jour le sable ou l'arbuste se vengera de lui. La protection de l'environnement est une composante du mode de vie assez présente, chez les touaregs.

Pour les communautés autochtones touaregs, il n'y avait pas de sujets ou de thèmes strictement interdits. L'expérience et les paroles des sages sont des leçons et des références dont tout le monde tient compte et que tous vénèrent. Toutefois, le pasteur nomade est, avant tout, un être sensible à l'écologie, aux thèmes et aux paroles relatives à la biodiversité.

Tout a une explication et l'explication met chacun dans une situation afin qu'il puisse saisir exactement le sens et la portée de ses actes, afin qu'il puisse en répondre ou en bénéficier. Les exemples suivants illustrent les préoccupations de la communauté touarègue à la recherche d'harmonie et d'un équilibre.

L'éducation traditionnelle chez les Touareg valorise l'acquisition diversifiée des éléments de la nature par une approche multigrade de l'environnement naturel et humain. L'enfant tire profit des espaces familiaux diversifiés et éparpillés selon l'habitat nomade et l'accès aux espaces culturels gradués avec des paysages variés, facilitent les apprentissages des groupes d'âge. Il est préparé à la survie dans un environnement, certes, austère mais où la nature offre

des ressources de vie. Le souci étant de former un enfant 'écologiste' imprégné des notions d'espace de vie et doté de connaissances des phénomènes souvent appréhendés « sur le tas ».

Dans cette optique, les adultes organisent souvent des « joutes oratoires formatrices » ou symboliques à tous les niveaux ; entre les communautés, les responsables, dont les enfants, porteurs d'espoir et de transparence, sont les premières cibles.

Par exemple, à la chasse, l'enfant sait quel gibier il ne doit pas abattre, comme par exemple, la femelle pleine ou le mâle dominateur du troupeau. Il a appris comment repérer l'eau de surface dans les replis des montagnes et l'endroit où ce liquide indispensable est à fleur de sol. On lui apprendra que les arbustes ne sont pas coupés n'importe comment. Les branches des arbres ne sont coupées que pour faire des enclos pour les animaux ou des piquets pour les tentes. La coupe a des règles. Ainsi, la hache qui sert à couper ne doit sous aucun prétexte être de mauvaise qualité, etc.

Impact du changement climatique sur les communautés pastorales au Sahel

Pour les bergers, la situation est particulièrement complexe. Selon Nick Brook, les origines du pastoralisme se trouvent sur le continent africain, et peuvent être datées de 5000 ans environ. Le pastoralisme est le résultat d'une adaptation à des phénomènes de changements climatiques. Malheureusement, suite à la marginalisation progressive des systèmes de pastoralisme, cette capacité d'adaptation s'est détériorée. Aujourd'hui, les communautés de bergers sont beaucoup plus sensibles aux changements climatiques que les autres groupes.

Il existe deux groupes de pastoralistes qui vivent encore de manière traditionnelle: ceux qui sont restés fortement attachés à leur territoire ancestral pendant tout le millénaire, comme les Kel Tamachek (Touarègues), et ceux qui ont migré entre les régions africaines (les peuhs). Ces différentes migrations, internes et externes, dues essentiellement aux changements climatiques qui provoquent des désertifications, ont eu un très grand impact sur ces populations, et ce, sur tous les plans : économique, social et politique. A ceci s'ajoutent les conséquences de la période coloniale et post coloniale, qui ont achevé de marginaliser ces populations, et les ont rendues dépendantes. Dans certains pays, la migration des pastoralistes vers des terres étrangères cultivables ou forestières a provoqué des conflits violents. Dans d'autres, nous assistons à l'expropriation de tribus entières, qui sont chassées par force de leurs territoires traditionnels. Ce sont, en général, les territoires riches en eau et en pâturages qui sont convoités. Comme exemple on peut citer les cas des tribus touarègue autour du fleuve Niger dans la région de Tombouctou (Lac, faguibine, Horo); Ilwa dans le cercle de Goundam etc.

Les années de sécheresses dues essentiellement aux effets des changements climatiques ont détérioré l'économie des pastoralistes au Sahel. Ce fléau a eu des conséquences désastreuses sur ces populations, sur la biodiversité et sur leur environnement en général. En plus, du fait que les animaux ont été décimés, il y a un nombre important de pertes de vies humaines à cause de la famine.

La rareté de l'eau dans ces régions sahélo-sahariennes continue d'affecter ces populations. Une grande partie des puits se tarissent. Certains puits contiennent un excès de sel, calcium ...

donc affectent la santé des personnes et des animaux. Comme exemples de maladies on rencontre des maladies rénales, des diarrhées, entre autres. Il y a des nappes phréatiques riches en eau de bonne qualité, des eaux de sources, mais inexploitées faute de moyens.

Il est certes plus facile de parler des effets des changements climatiques sur les populations et leur environnement et même d'indiquer quelles sont les solutions adaptées à ces populations, que de concrétiser des appuis appropriés et ciblés pour leur permettre de survivre et d'atténuer de façon significative ces impacts.

A titre d'exemple, il y a l'exploitation des énergies renouvelables (soleil, vent, ...). En réalisant des forages équipés de pompes solaires ou éoliennes, les populations pourront mener des activités avec des résultats pouvant contribuer à l'amélioration des conditions de vie et à la croissance d'activités économiques. Ceci permettra également aux éleveurs de mieux gérer, aménager et renforcer leur emprise sur leurs territoires.

Cette approche doit s'accompagner d'un appui aux organisations autochtones pour assurer un meilleur encadrement des populations afin d'avoir une maîtrise parfaite des mesures traditionnelles ou modernes, de nature technique, politique, administrative et juridique indispensables pour s'adapter durablement.

Durant ces deux dernières décennies les sociétés civiles du milieu pastoral ont créé des groupements, associations et un grand réseau pour se faire entendre et faire respecter leurs droits. Ils aspirent à un développement adapté à leur mode de vie.

Une participation effective de ces organisations à tous les niveaux de discussion, décision et information, est incontournable si on veut avoir des résultats positifs concrets. Elles ont l'information, les connaissances, le lien avec ces régions qui sont parmi les plus affectées par les effets des changements climatiques. Elles ont la capacité de susciter des changements de comportement des populations pastorales et de s'engager dans un processus qui ne vise pas seulement l'amélioration quantitative d'une production, mais le développement intégré des zones et la promotion d'un mode de vie adapté.

Le message de Saoudata

FADHI - une vision autochtone de la biodiversité

C'est tout un apprentissage à ciel ouvert que Fadhi ma grand-mère favorise dans ses différents contacts avec les membres de sa communauté.



Une gestionnaire avisée de l'écosystème

Fadhi, ma grand'mère, de par son âge avancé, demeure une référence pour le respect de la biodiversité et une illustration du comportement de la communauté autochtone Touarègue dans son milieu historique. Réaliste autant qu'elle l'est, souvent mystique dans ses réflexions, elle a su influencer, par de nombreuses innovations, les activités et les habitudes de son milieu de pasteurs nomades.

Au cours des activités en compagnie d'autres femmes de sa génération, Fadhi se servait de plantes pour teinter les fils de laine et de coton que les tisserands rassemblaient pour tisser de jolies couvertures aux motifs divers et colorés. Ces couvertures sont utilisées pour se protéger contre le froid ou mises sur la selle du chameau et du cheval selon le cas. Un nombre de plus en plus réduit de filles et de femmes de ce milieu ayant appris « sur le tas » ces pratiques, en s'inspirant de leurs aînées, continuent à perpétuer ces techniques de teintures et continuent à utiliser des plantes médicinales. Un grand nombre des activités des femmes de l'association Tin Hinan sont tirées de ce savoir-faire traditionnel, pour en faire un exemple vivant.

Elle tient à maintenir, dans l'harmonie, l'équilibre de tout son environnement. Quand il s'agit de la gestion de son troupeau, elle en considère les espèces, dans leur variété, leur âge, leur valeur culturelle² et leur utilité économique. La diversification de son troupeau est aussi une variante des préoccupations et de l'attention particulière accordée à l'environnement par elle et les siens.

Lorsque les conditions le permettent, elle refuse de réunir sur le même pâturage plusieurs espèces animales (chameaux, vaches et petits ruminants). La densité et la manière de paître de chaque espèce ont un impact différent sur le couvert herbacé. Son entourage apprendra donc tout cela, dans une ambiance non formalisée intimement liée à la vie quotidienne du foyer familial au sein du campement. Pendant les déplacements de campement, elle allie au souci de s'installer

² De par leur robe ou leurs cornes, certains animaux portent bonheur

sur les meilleurs pâturages celui de la volonté de ne pas trop surcharger le pâturage sur de longues périodes.

Il est important de savoir le geste, le ton et l'impact à rechercher. Les présages sont importants pour elle, en fonction desquels, elle adopte une certaine attitude. Elle tient compte, par exemple, de la dimension cyclique, culturelle et du milieu écologique. Ils sont pour elle, portés par plusieurs éléments : les êtres humains, les animaux, les choses concrètes et abstraites en rapport avec leur comportement. Et si le choix du prochain site est généralement déterminé par le chef de famille ou par des émissaires envoyés du campement pour la prospection (asniyess) des lieux, il revient aux femmes de choisir l'emplacement idéal pour l'installation de la tente en rapport avec la saison tout en tenant compte de la configuration du sol et de plusieurs autres paramètres.

Avant de s'installer, Fadhi observe et tient compte de la direction du vent, des différents pans de la dune, de la nature des traces au sol³, de la verdure environnante, des sources d'eau, des anciens emplacements, de la distance entre les campements et entre les tentes, de l'emplacement des animaux, sans oublier la position des cimetières, lieux qu'il faut respecter et continuer à vénérer. Avant de prendre la décision de se fixer avec son campement, elle s'informe sur le comportement de ses futurs voisins.

³ Les traces trouvées au sol édifient les connaisseurs sur l'état de l'endroit (bon ou mauvais, présence des animaux dangereux tels les serpents, carnivores, etc) avant de se fixer.

Les nomades se déplacent très souvent, en fonction de l'importance des points d'eau et des pâturages. Ainsi, Le campement se rapproche plus des points d'eau pendant la saison sèche et chaude, période pendant laquelle les animaux sont généralement fatigués, à cause de la rareté de pâturage et de l'intensité de la chaleur, qu'en saison froide et en hivernage, où il s'en éloigne, car certaines espèces parmi les animaux sont résistantes à la soif tel le dromadaire appelé communément chameau et du fait de l'abondance de la biomasse pendant cette période.

En saison sèche, ou pendant l'hivernage par exemple, le campement s'éloignera de la forêt à cause de la chaleur étouffante ou de l'humidité mais une tente peut se rapprocher d'un grand arbre isolé qui servira d'abri aux animaux, notamment aux petits ruminants, très sensibles aux écarts fréquents de température. Le flanc d'une montagne ou d'une dune, peut servir de paravent pour atténuer l'intensité du vent.

Quant à la saison froide, le campement revient dans la forêt pour se protéger contre le froid intense entretenu par un vent glacial et sec. Pendant cette période, les crottins d'animaux s'entassent, éparpillés sous les arbres et les excréments humains sont déposés à même le sol plusieurs mois de suite pour se transformer en un humus fertilisant que l'eau de pluie fera pénétrer dans le sol pour le bénéfice des plantes, vivifiant en le perpétuant, l'équilibre naturel de l'écosystème.

Quant à l'emplacement du campement par rapport aux Oueds et aux oasis, il dépendra aussi de la période. Il peut être dangereux de se fixer dans le lit à cause des fortes tornades

qui drainent de grandes quantités d'eau de pluie sous forme de torrents très forts et qui emportent tout sur leur passage. Ces torrents qui peuvent surprendre, viennent de très loin, suite à une pluie tombée à une centaine de kilomètres des lieux où se trouve le campement. Cependant, pendant la période sèche, on choisit un espace équilibré, au milieu du ravin.

Une fois les exigences géostratégiques, considérées pour se fixer en un endroit donné, satisfaites, les femmes passent aux détails pour dresser la tente. Elles vont tenir compte également de la position de la tente par rapport à la direction du vent, à l'emplacement du parcage des animaux. Par exemple, pour l'hygiène, tous les animaux seront placés du côté opposé au mouvement du vent, sauf les chamelles. Aussi les matières fécales humaines et les ordures ménagères doivent s'éloigner des enclos, au côté opposé de la direction du vent.

Fadhi fait observer les capacités des pâturages selon la configuration du terrain sur lequel on les trouve, plateaux, dunes désertiques, steppe ou vallées. Lorsqu'un animal meurt subitement, elle le fait disséquer pour constater les causes de sa mort. Il s'agit souvent de l'accumulation de riz, de chiffons et de sachets de plastique ou simplement par suite de la prise de vase dans les fonds des mares en voie d'assèchement par manque d'eau. A l'occasion, elle réunit tous les membres actifs de sa communauté pour leur expliquer et les sensibiliser sur les dangers de la pollution et ses conséquences sur les humains et les animaux.

Elle est souvent présente aux activités d'exhaures, pour expliquer et indiquer où on peut trouver l'eau souterraine. Par

exemple pour creuser un puits, elle attire l'attention des hommes sur les indices de présence d'une nappe phréatique généralement, à côté d'une termitière, ou de certains arbres tel que le *Maerua crassifolia* (adiar ou agar selon la communauté). Elle sait comment recueillir l'eau de pluie qui ruisselle le long des pentes de la tente en peau, rabattue pour la circonstance. Cette eau servira à la famille et à faire boire les veaux, les cabris et les animaux affaiblis qui ne peuvent plus parcourir de longues distances.

D'un certain âge, Fadhi explique mieux qu'un autre, comment certains points d'eau sont arrivés à l'état d'assèchement et d'éboulement ou d'abandon qu'ils connaissent en ce moment et recommande leur entretien par le reboisement régulier autour des cuvettes avec des plantes résistantes et adaptées au climat, comme les euphorbiacées 'tagh-hilt', ou le *leptadonia pyrotechnica* 'anâ' et d'autres plantes de la même espèce. Elle conseille aussi de tenir à distance les animaux qui doivent prendre leur ration d'eau dans un certain ordre, évitant ainsi que, dans la bousculade, leurs sabots ne ramènent du sable à l'intérieur de la mare ou du puits.

Une tradithérapeute réputée

Fadhi est avant tout une thérapeute, son expérience pertinente, est issue d'une certaine prise de conscience de la nécessité du maintien de l'équilibre de la biodiversité avec le besoin de composer ses propres recettes thérapeutiques, dans le respect de la nature.

Elle possède une sorte de don qui fait d'elle une guérisseuse traditionnelle et une personne ressource de grande renommée

du fait de ses succès auprès des malades qui viennent à elle. En termes de soins, rares sont les plantes, les parties de l'animal et les roches du milieu où elle se trouve, auxquelles Fadhi ne trouve les vertus thérapeutiques nécessaires pour guérir ou calmer les souffrances de ses patients.

Les produits utilisés, racines, écorces, tigelles, feuilles, fleurs, fruits divers, crottins ou urines d'animaux, poils de lièvre, roches, etc., sont prélevés dans le strict respect de la nature et dans la limite du besoin.

Par une pratique mesurée et réfléchie, pendant ses recherches habituelles et fréquentes, Fadhi a su développer un ensemble de réflexes et initier une méthodologie d'approche qui lui permettent de distinguer les plantes toxiques, vénéneuses et celles à usage médicinal, en rapport avec les soins qu'elle apporte, aussi bien pour les humains que pour les animaux, tout en déjouant les effets néfastes de l'écologie.

Elle a appris comment composer avec la nature, pour lui soutirer ce qu'elle offre de meilleur afin de soigner et guérir ceux qui souffrent de maladie, mais aussi et simplement pour mieux vivre en harmonie avec son environnement.

Si Fadhi est en arrivée là, c'est qu'elle a su apprendre auprès des aînés à une époque où l'homme vivait en symbiose avec la nature et sa générosité illimitée.

Les connaissances de Fadhi sont immenses et de moins en moins sollicitées. Elles sont pourtant indispensables à la sauvegarde de la biodiversité et de l'environnement. Mais à présent, Fadhi est trop âgée et le biotope qui lui a permis de développer sa "science" est fortement dégradé. Comment

faire pour valoriser cet immense réservoir de connaissances, de pratiques et de sagesse autochtones pour la survie d'une communauté qui a longtemps résisté dans un contexte éco climatique très rude et pour le bien commun universel ?

C'est à cause de cet héritage vivant et de ce savoir-faire incontestable de Fadhi, source de son inspiration, que l'association de Tin Hinan s'est impliquée davantage, dans la protection de la biodiversité et les changements climatiques. Aussi, la participation de Tin Hinan aux discussions et aux négociations pour l'adoption de l'article 8J de la convention sur la biodiversité, et l'initiation de projets chez les communautés et dans la province de l'Oudalan, pour la revalorisation et la protection des espèces animale et végétales, ne sont pas le fait du hasard, ils tirent leur essence de cette source prodigieuse et intarissable qu'est l'expérience de ma grand'mère à laquelle je dédis cet article.

Adolphine Muley, République Démocratique du Congo

Mes origines

Moi, Adolphine Muley, je suis une femme autochtone pygmée Twa de l'Est de la République Démocratique du Congo, en Afrique centrale. Je suis originaire de la province du Sud-Kivu, Territoire de Kalehe, chefferie de Buhavu, groupement de Kalima. Victime des discriminations, marginalisation, avec les autres femmes et hommes autochtones j'ai pris l'initiative de créer une Organisation dénommée, Union pour l'Émancipation de la Femme Autochtone « UEFA » en 1998 que je coordonne jusqu'à maintenant pour essayer de tant soit peu contribuer à réduire cette discrimination, cette marginalisation et, ainsi, contribuer au bien être de la femme autochtone de la RD Congo en général et du Sud-Kivu en particulier. En ma qualité de coordinatrice d'UEFA et Présidente du Conseil d' Administration de la Dynamique de Groupe des peuples Autochtones (DGPA), je fais un travail de lobbying, de plaidoyer au niveau local, provincial, national et international pour promouvoir les droits de la femme autochtone. J'organise la collecte de fonds pour des projets palpables, exécutables au niveau de la base pour ainsi contribuer à la réduction de l'extrême pauvreté dont sont victime les femmes autochtones pygmées ainsi qu'au renforcement des leurs capacités. La RD Congo avec ses 11 provinces a des moyens limités, l'UEFA est fonctionnelle sur le terrain dans 3 provinces celle du Nord-Kivu, Sud-Kivu et Equateur. Sur le plan du lobbying et du plaidoyer l'UEFA travail à un niveau national, avec la collaboration des autres structures autochtones et aux côtés des autochtones.



Sensibilisation des femmes sur leurs droits d'accès aux ressources naturelles a Bikoro

Mon peuple, l'environnement et les principales ressources naturelles

Les peuples autochtones des forêts du Bassin du Congo sont traditionnellement des peuples forestiers et tributaires des ressources forestières. La forêt a pour eux plus qu'une fonction économique et écologique. Elle représente pour eux l'essence même de leur existence. Les en priver, constituerait un crime, un génocide.

Traditionnellement, ils vivent du ramassage, de la cueillette, de la chasse de la pêche, de l'artisanat et du troc. Ils détiennent des connaissances inouïes sur la biodiversité forestière et ont un génie indéniable dans la phytothérapie. Ils possèdent, en outre, un savoir et des connaissances, des pratiques et des innovations traditionnelles, sur la conservation de la biodiversité.

Cependant en mains endroits, ils sont expulsés de leurs terres ancestrales pour cause d'utilité publique (création des aires protégées, concessions forestières, concessions minières, carrières ...) sans qu'ils ne soient préalablement consultés ni indemnisés. C'est le cas dans la RD Congo. Dans l'Est du pays, même les écosystèmes des Parcs nationaux, qui sont vraiment protégés et qui contribueraient au piégeage de CO₂ et donc à la réduction des gaz à effets de serre, sont dégradés, notamment par les feux de brousse, pour les besoins de la chasse et des cultures, les abattages sauvages et frauduleux à la tronçonneuse, l'exploitation artisanale des minerais etc. La flore étant ainsi détruite, la faune ne reste pas épargnée.

En général, à l'Est de la RDC, les peuples autochtones mènent donc une vie d'errance. Devenus des paysans sédentaires sans terres, ils n'ont pas de ressources et la pauvreté constitue leur lot quotidien. Impuissants, pour survivre, ils exécutent de lourds travaux auprès des propriétaires terriens, pour une rémunération de misère. Corvéables à merci, ils sont emprisonnés dans une spirale de « servitude pour dette ». Et même quand le Code forestier leur reconnaît des droits d'usage, ceux-ci sont plutôt ridiculisés et ces droits ne sont pas respectés par les gardiens des parcs. Bref, l'accès aux ressources biologiques locales est, au moins difficile voire aujourd'hui impossible. La femme autochtone pygmée n'a même plus accès au bois de chauffe, alors que la loi lui permet de ramasser le bois mort.

Parmi les communautés de chasseurs-cueilleurs, celles qui sont les plus connues sont les Pygmées de la Région des Grands Lacs Africains, les San de l'Afrique australe, les Hadzabe de Tanzanie et les Ogiek du Kenya. Dans l'ensemble, ils vivent

dans des conditions inhumaines. Les peuples Batwa ou pygmées, très marginalisés vivent dans les forêts équatoriales de l'Afrique centrale et de la région des grands lacs, ils ont différents noms spécifiques des forêts dans lesquelles ils vivent ou vivaient. On les appelle « Batwa » au Rwanda, au Burundi, en Ouganda et dans la partie de l'Est de la RDC et Baka dans la forêt de Labaye de la République centrafricaine et la forêt Minvoul du Gabon. Ils s'appellent Yaka et Babendjele dans le bassin du Nord-Ouest du Congo et Baka et Bagyeli au Cameroun. Même si les Batwa parlent des langues différentes, tous les Batwa de l'Afrique centrale reconnaissent que leurs ancêtres communs étaient les premiers habitants chasseurs-cueilleurs des forêts tropicales. Leur mariage avec la forêt est donc indéfectible.

Impacts de changement climatique dans les pays du bassin du Congo

L'impact visible des changements climatiques sur l'environnement de l'auteur de l'article est avant tout la perturbation des saisons qui a été le signe avant coureur des changements climatiques, la saison sèche devenant inhabituellement plus longue que la saison des pluies.

Les agriculteurs-planteurs ne savent plus situer les saisons culturales afin de planifier leurs activités. Il suffit d'une pluie trompeuse du début du mois de septembre pour que tout le monde se mette à semer. Leurre. Un soleil accablant n'hésitera pas à calciner le grain qui n'avait même pas encore germé.

Les savanes se dessèchent. Plus de pâturages, le cheptel bétail se meurt. Les zones de frayères sur les lacs et grandes rivières sont aussi affectées. Les poissons migrent. C'est la famine, la

malnutrition, la mortalité, surtout parmi les enfants de moins de 5 ans, les femmes enceintes et les personnes âgées. Des vents impétueux provoquent des érosions éoliennes destructrices déracinant même les arbres debout. Les niveaux d'eau des lacs baissent. Les centrales hydroélectriques, qui y sont érigées, deviennent incapables de produire de l'énergie électrique en quantité suffisante. C'est l'arrêt des moteurs, le ralentissement de la production, la pandémie économique ou la récession. L'atmosphère est polluée. Des maladies surgissent et des décès s'ensuivent.

Protéger les ressources biologiques, de l'environnement et faire face aux changements climatiques

Les peuples autochtones pygmées de la RD Congo sont des nomades, ce mode de vie consistait à préserver l'environnement et les ressources biologique. Malheureusement, il est en train de disparaître pour certains, à cause des concessions forestières ou de la création des réserves et des parcs nationaux. La chasse et la cueillette sont des pratiques qui n'ont pas détruit l'environnement mais l'ont plutôt conservé. L'usage actuel par les gouvernements et le secteur privé, détruit à grande vitesse ce que ces peuples ont conservé depuis des millénaires. Certains deviennent sans terre, sans forêt où ils peuvent exercer leur mode de vie. Les créations de parcs ou de concessions forestières les obligent à se sédentariser. Voilà une bonne façon de les exproprier et cela sans indemnisation ni aucune compensation.

Aujourd'hui, les scientifiques parlent des catastrophes naturelles dans le monde causées par les changements climatiques et un appel est fait à tous (toutes catégories confondues) à protéger l'environnement, sauver la planète.

Oui, les peuples autochtones n'ayant pas de diplômes, pas d'instruction, avaient déjà compris qu'il fallait protéger l'environnement pour éviter les impacts négatifs sur leurs vies. Les États ont voulu se développer rapidement et par tous les moyens, certains ont choisi de déforester sans reforester avec l'appui de secteur privé, les autres ont voulu se distinguer dans l'industrialisation et maintenant nous en payons tous le prix et malheureusement les plus pauvres dont les peuples autochtones sont les premières victimes.

Aujourd'hui, on parle des différentes stratégies pour sauver cette planète ; dont « le marché de carbone ». Nous ne croyons pas que ce système sauve réellement la planète tant que les industriels ne veulent pas réduire leurs émissions, les États ne veulent pas arrêter l'hémorragie de déforestation dans leurs pays respectifs. L'UEFA n'a jamais donné foi au commerce de carbone. Ses méfaits ne seraient pas éloignés de ceux de l'attribution des concessions d'exploitation forestières et minière qui occasionnent la déforestation et la dégradation des forêts. Et d'ailleurs, à qui paie-t-on ? À qui appartient la forêt ? En Afrique, le sol et le sous sol appartiennent-ils à l'État ? Ne s'agit-il pas d'un autre système d'expropriation ? Si le monde veut sauver la planète Terre, il faut que la connaissance traditionnelle des peuples autochtones soit capitalisée pour une bonne gestion de l'environnement et des toutes les ressources. Nous sommes des génies de la conservation sans brevet ni doctorat et nous pouvons contribuer à lutter contre les changements climatiques !!!

Aux fins de préserver les ressources biologiques, protéger l'environnement et faire face aux changements climatiques, l'UEFA a initié et conduit un projet dénommé : « Projet de

vulgarisation des foyers améliorés intégrés aux actions agro forestières. » Des centaines de milliers d'arbres d'essences utilitaires à croissance rapide ont été plantés et se trouvent actuellement dans leur phase de croissance. Ce qui va limiter, à coup sûr, les abattages d'arbres dus aux besoins de bois de chauffe. L'UEFA est toujours convaincue que les forêts permettent tout à la fois de lutter contre le changement climatique, de réduire la pauvreté et de sauvegarder la biodiversité. Forte de cette conviction, l'UEFA envisage, après cette phase d'agroforesterie, d'entreprendre la régénération naturelle et/ou artificielle des forêts à partir des essences naturelles, susceptibles de générer des produits forestiers ligneux et non ligneux (chenilles, gommages, escargots, champignons, miel etc.) qui pourront contribuer à la réduction de la pauvreté des populations.

L'expérience semble porteuse et concluante car des précipitations ont été observées dans la zone du projet alors qu'ailleurs c'est la sécheresse qui menace. L'on a donc de bonnes raisons de croire que ce projet mérite d'être reproduit en maints endroits. Il est utile de souligner que le projet a davantage intéressé les femmes que les hommes, car la culture accorde comme place à la femme la gestion de la cuisine.

Le lecteur peut me voir et m'écouter parler de la défense de nos forêts sur le lien suivant:

http://www.ipacc.org.za/eng/resources_videos.asp

*Le message d'Adolphine Muley
en collaboration avec Roger Anderson*

Mère nourricière, nous te pleurons.

*Nous, femmes autochtones pygmées, forestières et tributaires
des forêts,
Nous pleurons notre mère naturelle.*

*Mère nourricière,
Tu as, en tous temps et en toutes circonstances, été aimable
et maternelle,
Riche et splendide, naturelle et généreuse,
Mais aujourd'hui, nous te pleurons.*

*Tu commences à nous manquer, ô mère aimable,
N'as-tu pas pitié de nous? Es-tu décidée à nous laisser
orphelines?
Mère nourricière, nous te pleurons.*

*Ta magnanimité et ta longanimité, constituent l'essence de
notre existence.
Bien que vieille et toujours rajeunissant, nous continuons à
t'aimer,
Et jurons par tous les saints, que nous continuerons à te
protéger.*

*Tu nous as appris quand, où et comment, chasser ou piéger le
gibier,
Sans jamais détruire tes écosystèmes.
Mère nourricière, nous te pleurons.*

Tu nous as toujours soignés, sans jamais nous exiger paiement.

*Tu nous as toujours abrités, sans jamais nous exiger le
paiement de loyer.*

*Tu nous as toujours mis en contact avec nos ancêtres, sans que
nous remplissions de feuilles d'audience.*

Mère nourricière, nous te pleurons et te pleurerons toujours.

*Tu as toujours gardé et sauvegardé ta beauté, et tes richesses
et ta bienveillance maternelle.*

*Nous n'avons pas connu dans notre vocabulaire, les mots
pauvreté, errance, mendicité.*

La chaleur n'a jamais été notre lot.

*Nos rivières ont toujours été pures. Nos enfants ne savent pas
ce que signifie pollution.*

*Notre santé a toujours été de fer, notre longévité toujours
assurée.*

Mère nourricière, aujourd'hui nous te pleurons.

*Étant tes enfants chéris, nous avons le devoir sacré de te
protéger,*

*Contre vents et marées et jusqu'à la dernière goutte de notre
sang.*

*Des méchants se sont imposés à nous, les rapports de force se
sont montrés inégaux.*

Pour nous priver de tes bienfaits pluriels.

*Des ennemis de la planète sont venus t'abattre, t'assommer,
A jamais, nous sommes restées orphelines, sans protection ni
appui, ni assurance de l'avenir.*

*Et toute notre progéniture est sacrifiée, menacée de mourir à
petit feu.*

Laissons-nous te pleurer, ô forêt, notre mère nourricière.

*Ceux qui ont le devoir de nous protéger, qui se nomment
gouvernements, acteurs politiques, organismes bilatéraux et
multilatéraux, Banque Mondiale ...
Ont choisi les richesses, au nom de l'utilité publique, de la
croissance économique,
Des lois injustes et préjudiciables à notre avenir ont été prises,
Dans le but de te précipiter en enfer.
L'on nous parle désormais en de nouveaux mots qui nous sont
gaguère,
Braconnage, déforestation, dégradation, changement
climatique, aires protégées etc.
De vastes concessions forestières sont complètement et
impitoyablement dévastées,
Par de riches exploitants forestiers, boutant dehors les pauvres
autochtones sans protection.*

*Mais nous étions à tes côtés, en dépit de nos turbulences
puérides,
Tu n'avais souffert d'aucune égratignure.
Nous avons quand même été à ton école et savons comment tu
peux revenir de ton long coma.
Nous détenons des savoirs et des connaissances traditionnelles
pour te réanimer.
Pourvu que les grands de ce monde nous le permettent.
Ouvres donc l'œil, ô mère nourricière,
Regarde les larmes de tes filles, décidées à te ressusciter.
Qui serait également ébranlé par ce deuil, pour compatir avec
nous ?
Un appel leur est lancé : **PRIORITE : stopper la déforestation.***

ARCTIQUE

Nadechda Koutynkeva, Fédération Russe, Péninsule des Tchouktches

Mes origines

Moi, Nadechda Mihaylovna Koutynkeva, je suis née en 1963 et j'appartiens au peuples des Tchouktches. J'habite la région autonome de Tchoukotka, tout-à-fait au Nord-Est de la Russie, dans le village de Bilibino, situé dans le rayon de Bilibinsk. Mon village d'origine s'appelle Omolon. C'est l'endroit où habitaient mes ancêtres, c'est l'endroit où habite ma famille et l'endroit où vivront mes enfants et mes petits-enfants.

En dehors des gens de mon peuple, d'autres autochtones du Nord, Evenk et Youkagir, se trouvent dans mon village. Cependant, la plupart des habitants ne sont pas des autochtones mais des russes, des ukrainiens, des darguins et beaucoup d'autres.

Je travaille en tant que vétérinaire à la „Station cantonale de lutte contre les maladies animales“. Dans le cadre de ma fonction, je me rends souvent à Omolonskaïa, dans le district de Kajettine, où les éleveurs de rennes habitent et migrent avec leurs animaux.

Mon environnement et ma culture

Nous habitons à l'extrême Nord de la Sibérie, c'est le pays des glaces éternelles. En Tchoukotka, la nature la plus belle se trouve dans le rayon de Bilibinsk, c'est la toundra, un pays dur mais riche. Chez nous, il fait très froid en hiver, il y a de la neige et par grands froids la température est de -40° (la

température la plus basse relevée est de -65°). La couche de neige est d'environ 40 à 50cm d'épaisseur. On subit très rarement des tempêtes de neige. L'été est court mais il est chaud et ensoleillé. Il peut beaucoup pleuvoir mais faire également très chaud entre 20 et 24° (le maximum relevé est de 34°).



A proximité, on trouve la zone boisée de la toundra, sauf en ce qui concerne le territoire au nord de la chaîne des montagnes d'Anjouj. Dans leurs parties inférieures, les vallées, les gorges et les versants comportent des arbres à feuilles caduques et sont couverts de lichen. Sur de grandes surfaces entre ces zones boisées, on trouve des aulnes en bosquets et des cèdres nains. Sur les petites îles des rivières et sur les berges poussent de petites forêts de peupliers. Le long des sommets s'étend la

toundra de montagne. La forêt couvre environ 46% de la surface du rayon de Bilibinsk et se trouve sur le territoire du fleuve Kolyma. Les rivières Omolon, Kedon, le Grand et le petit Anjuj et les grands affluents Oloju, Baimke et Kourja, font également partie de ce territoire.

Les forêts et la toundra sont peuplées de toutes sortes d'animaux - élans, ours bruns, loups, cerfs, renards, zibelines, renards polaires - et de beaucoup d'autres ainsi que des oiseaux -cygnes, chouettes, canards, hantes, tétras, perdrix, lagopèdes et autres. Nos rivières accueillent différentes espèces de poissons sibériens. Dans les lacs on trouve des brochets, des carassins, entre autres.

Différentes sortes de baies poussent dans nos forêts -des airelles, des myrtilles, du cynorhodon, des groseilles, du cassis, des champignons, des noix, des herbes, et tout cela est utile à l'Homme. Et combien l'air de notre toundra est propre !

Les aliments principaux des peuples autochtones sont les poissons et la viande de renne et de divers gibiers. Nos ancêtres ont créé des contes et des dictons qui concernent la forêt, ses animaux et ses insectes. Dans la région du Kajettine, la tradition de „nourrir“ le feu, la forêt et l'eau a été conservée jusqu'à nos jours. Nos anciens connaissent toujours les vieilles traditions et coutumes. Ils transmettent leur expérience aux jeunes et leur racontent en leur montrant. Ils disent qu'il faut remercier la forêt et qu'il ne faut pas l'oublier sinon la forêt nous oublie à son tour. Nous, les autochtones, nous vivons en grande partie de notre nature. Les habitants de la toundra ont un style de vie traditionnel, en harmonie avec la nature. La nature les nourrit, les habille et leur donne un abri. Les

habitants du rayon de Bilibinsk ont également appris à cultiver des légumes, en serres, de façon biologique (choux blancs, carottes, pommes de terre, tomate, concombres et même des melons).

Une des activités pratiquée dans notre district est l'élevage des rennes. Les rennes font l'objet d'une véritable vénération, en effet, ils nous donnent tout : on mange leur viande, leur peau nous habille et nous sert de toit, et ils sont notre moyen de transport. Les jours fériés nous organisons des courses de rennes. Et quand, lors d'une nuit glacée, les Tchouktches aperçoivent une aurore boréale, ils disent: „voilà nos ancêtres qui font la course“. C'est beau non?

Les paysages les mieux protégés sont „Sakasnik“, „Omolonskij“ et la réserve géologique d'„Anjujskij“, laquelle abrite un stratovolcan éteint. Cette réserve sera d'ailleurs bientôt transformée en Parc National.

La relation avec la nature

Nous, habitants de notre pays, n'utilisons pas seulement la nature, nous la transformons également. Cette relation d'utilisateur de la nature a déformé notre vision. Dans cette démarche, l'Homme n'est pas conscient que la nature fait partie de lui-même autant que lui-même de la nature. De plus en plus d'espace est utilisé pour la construction de maisons, ou d'entreprises et également pour la construction de routes. On utilise du bois pour se chauffer. Évidemment beaucoup de forêts ont été déboisées pour cela. A cause de cela, chez nous, le vent souffle plus souvent qu'avant, des marécages se développent, ils impliquent la multiplication des moustiques et

de petites mouches. Et cet ensemble conduit à un changement climatique. L'Homme doit comprendre que la forêt protège le sol et les réserves en eau. Par sa beauté, la forêt nous apporte beaucoup de plaisir ; une ballade dans les bois remonte le moral et est bonne pour la santé.

L'Homme est à l'origine des incendies, les pêcheurs et ceux qui cueillent des baies laissent sur place toutes sortes de déchets (des bouteilles, du papier, des boîtes de conserve, des sacs en plastique). Tout ça pollue l'environnement. Il y a également de nombreuses entreprises qui se débarrassent de leurs fûts de fuel d'une façon incorrecte, ou qui ne font pas attention à la manipulation de l'essence, du fuel ou du kérosène et donc ces substances s'infiltrent dans les sols. Ces actes témoignent de l'inconscience avec laquelle les habitants polluent leur environnement le plus proche.

Pour détruire le sol millénaire de la toundra, il suffit de passer une seule fois dessus avec un véhicule à chenille. Les géologues, les mineurs, les ouvriers agricoles, les chasseurs, les pêcheurs arpentent la toundra toute l'année avec leurs tracteurs, leurs véhicules tout-terrain. L'eau qui se concentre dans leurs traces de roues stagne et fait fondre le permafrost. Le sol se tasse, ce qui conduit à la formation de creux qui se remplissent et se transforment en marécages et en lacs. C'est ainsi que des milliers d'hectares de toundra sèche continuent à disparaître.

La diminution des pâturages réduit également l'élevage des rennes. Cette baisse du nombre de rennes conduit à son tour au chômage la population autochtone locale. Les Tchouktches et Evenks, auparavant éleveurs de rennes et chasseurs nomades,

sont obligés de se sédentariser. Pour eux, mener une vie de salarier est quelque chose de très difficile.

Au sein de la population, le taux de chômage des peuples autochtones est le plus élevé. L'alcoolisme et la dépendance aux drogues augmentent et leurs conséquences en sont tristement connues : taux de mortalité en hausse, hausse de la criminalité, dégradation de la personnalité, les orphelinats se remplissent même si les parents sont souvent encore en vie. La scolarité des enfants des éleveurs de rennes passe par l'internat. Ils ne connaissent plus la vie nomade, ils oublient également leur langue maternelle, leurs traditions et les usages de leurs peuples -Tchouktches et Evenks. Cela démontre que la préservation d'un mode de vie traditionnel, de la culture et de la langue maternelle dépend de la gestion équilibrée des ressources naturelles.

Les problèmes

Dans le rayon de Bilibinsk, on trouve des élevages de rennes où l'on préfère se déplacer en tracteurs et en véhicules tout-terrain. Nous, les vétérinaires, essayons de convaincre les éleveurs de dresser leurs rennes pour pouvoir les utiliser pour le déplacement. Ces animaux constituent en effet le moyen de transport le plus confortable et le plus écologique. Maintenant les éleveurs de Kajettine et de Bourghachan se déplacent à dos de rennes. On a également commencé le dressage des rennes dans la région d'«Ostrovnoe». Je me suis engagée dans l'organisation „Union des peuples autochtones de l'Omolonskoï“ pour la fondation d'une Réserve Naturelle d'Omolonsk. Quand je faisais encore partie de la communauté de Kajettine, nous

avons réussi à interdire toute exploitation de ressources sur le territoire d'élevage de rennes N° 10.

Le message de Nadechda

L'avenir de la péninsule des Tchouktches vue par une de ses habitants autochtones

Je suis convaincue que la nature vierge va être, prochainement, de plus en plus appréciée. Si l'on peut garantir sa protection, on va voir un véritable épanouissement de la péninsule Tchouktche du point de vue de sa richesse naturelle. Mon avis est le suivant : « les actes doivent maintenant faire suite aux belles paroles, il est encore temps de faire marche arrière en ce qui concerne la détérioration de l'environnement. Plus tard, il sera trop tard et la situation va dégénérer. Je prie chacun, sur cette planète, d'arrêter immédiatement tout acte nuisible à l'environnement, c'est seulement comme cela que l'on arrivera à sauver la nature pour nos descendants.

ASIE

***Shimreichon Luithui*, Etat du Manipur, Nord-Est de l'Inde**

Mes origines

Je suis Shimreichon Luithui, je suis une Tangkhul du peuple Naga, du village de Langdang, dans le district d'Ukhrul de l'État du Manipur dans le nord-est de l'Inde. Je suis allée à l'école à Ukhrul jusqu'en classe de troisième, ensuite, je suis allée à Delhi pour compléter mon éducation et j'ai obtenu un Master de Philosophie des Sciences Politiques à l'Université Jawaharlal Nehru de New Delhi. J'ai été membre actif du Mouvement pour les Droits de l'Homme des Peuples Naga. J'ai travaillé de nombreuses années sur les sujets concernant les peuples autochtones au sein de « Autre Média », une organisation fondée par des mouvements fondamentaux, académiques et des personnes des médias indiens. J'ai été coordinatrice pour le Forum de Coordination des Peuples autochtones/Adivasi « All India ». Je suis également un des membres fondateurs du réseau des femmes autochtones asiatiques. J'ai travaillé en tant que coordinatrice régionale pour le Savoir et des Peuples Autochtones (IKAP), un réseau des montagnes continentales du sud-est asiatique, pendant presque 5 ans, jusqu'en mai 2010. Je suis, actuellement, une personne de référence pour le conseil régional asiatique sur le savoir indigène et la biodiversité et je suis membre du COP10 (10ème conférence des parties pour la Convention sur la biodiversité) pour coordonner le Comité du Forum International des Peuples Autochtones sur la Biodiversité (IIFB).

Mon peuple et mon environnement

Notre village s'appelle Langdang, baptisé d'après le nom de son fondateur qui s'y est installé il y a plusieurs générations. Langdang est l'un des villages *Tangkhul Naga*, du district Ukhrul de l'état actuel du Manipur, au nord-est de l'Inde. Langdang compte environ 100 foyers. Comme d'autres villages Naga, Langdang est situé sur le sommet d'une crête, les maisons ont leur jardins potager dans leur cour, il y a un grand terrain de jeu au milieu du village et les églises (Baptiste et Catholique) dominent l'ensemble. Le village est entouré de terrasses cultivées en riz, de cultures sur brûlis, de pâturages et de forêts, on y trouve de petits cours d'eau qui grossissent les rivières *Langdang kong* et *Nungshang kong* situées plus bas. La terre, qui n'était pas utilisée en agriculture ou comme pâturage, était autrefois une épaisse forêt. Cependant, la taille des forêt n'a fait que diminuer lors des 3 dernières décennies et on ne trouve pratiquement plus de forêt dense.

Pratiquement toutes les familles de notre village sont des fermiers qui vivent de l'agriculture de subsistance. Sur les champs en terrasse, nous cultivons du riz une fois par an. Le riz est notre régime de base. Le statut d'une famille se juge à la quantité de riz qu'elle a dans son grenier et au type de champs en terrasse qu'elle possède. Si un fermier arrive à produire en surplus il sera considéré comme riche. Cela change de plus en plus au fur et à mesure que les gens émigrent vers les centres urbains pour trouver du travail et qu'ils doivent alors dépendre du riz du commerce. Dans les cultures sur brûlis, nous faisons pousser des légumes de toutes sortes, des céréales comme du maïs, du millet, des larmes de Job, des tubercules telles que le taro ou l'igname, des pommes de terre, mais aussi des épices et

des herbes, du piment, du gingembre, du sésame, etc. Nous enrichissons notre régime en récoltant des produits des forêts qui ne sont pas exploitées, comme des champignons, des pousses de bambou, des légumes sauvages, des fruits, des tubercules et des racines de la forêt et des champs. Nous pêchons également des poissons, attrapons des escargots, des crabes et autres animaux aquatiques de nos rivières et des rizières quand elles sont couvertes d'eau. Nous récoltons des herbes, des écorces et des racines comme remèdes.



FemmesTangkhul Naga du village de Langdang transportant du riz.

Photo © Christian Erni

Le message de Shimreichon

Changement climatique et Biodiversité : Une réflexion de Langdang

J'ai eu une longue discussion avec quelques unes de nos femmes et discuté avec d'autres, des hommes et des femmes, à propos des conséquences du changement climatique sur leur environnement, leur gagne-pain, leur mode de vie et sur les stratégies et les mesures qu'ils prennent pour protéger l'environnement. J'ai tristement réalisé qu'ils sont trop occupés par le simple fait de faire face à la vie pour avoir du temps à consacrer à la conservation de l'environnement et à la biodiversité.

Les gens sont conscients de la dégradation de leur environnement puisqu'ils en sont directement affectés. Aujourd'hui, les ressources se faisant plus rares, ils doivent marcher toujours plus loin pour récolter des légumes sauvages, des fruits, ramasser du bois de chauffage, etc.. Ils sont également conscients des changements météorologiques qui rendent le temps plus imprévisible. Quelquefois, les pluies de la mousson, tant attendues pour nos cultures en terrasse ou pour d'autres cultures, arrivent trop tôt ou trop tard pour que les récoltes soient bonnes, ou alors des orages de grêles surviennent juste avant la récolte et anéantissent tout. Mais ils ne sont pas conscients des discussions mondiales sur le changement climatique et de toutes les différentes initiatives prises ou proposées à un niveau international.

La plupart des habitants de notre village sont tout à fait conscients, qu'à long terme, ils mettent en péril leurs ressources naturelles mais ils sont confrontés à des forces

complexes et puissantes qui rendent difficile le changement. D'un côté, ils ne peuvent se permettre de se préoccuper d'une conservation sur le long terme, alors qu'ils doivent lutter pour leur survie immédiate, pour obtenir suffisamment de liquidités pour couvrir leurs besoins essentiels et l'éducation de leurs enfants. Nous aspirons presque tous à un meilleur futur pour nos enfants, ce qui passe par l'éducation, ce qui s'avère souvent n'être qu'une illusion du fait que l'emploi dans nos régions est rare et que beaucoup sont obligés de quitter le village pour les grandes villes s'ils veulent trouver un emploi. Ainsi, pour obtenir un peu d'argent, les femmes de notre village parcourent à pied 14 km pour se rendre à la ville d'Ukhrul, afin d'y vendre du charbon et des légumes. Elles se lèvent à 3 heures du matin et reviennent à temps au village, vers 8 ou 9 heures du matin, pour travailler dans les rizières.

D'un autre côté, le système coutumier de gestion des ressources et la mise en application de la réglementation et des lois ne fonctionne plus aujourd'hui, du fait du discrédit des institutions traditionnelles par les structures imposées par l'État, par des décennies de conflits armés entre l'État Indien et le mouvement de résistance Naga, par l'intégration au marché, la monétisation de l'économie locale et la corruption rampante. Voici un exemple de l'influence de la corruption sur nos vies : d'une manière générale, le peu d'écoles des zones rurales n'a une existence que sur le papier. La plupart des enseignants ne souhaitent pas aller dans les villages reculés, donc ils engagent quelqu'un du village pour se présenter à leur place, ils leur donnent 10 à 15% de leur salaire, donnent un pot-de-vin à leur supérieur qui les autorise à rester chez eux et à mener d'autres activités. C'est devenu une pratique tellement courante que plutôt que de s'offusquer, les gens discutent de la nécessité

d'augmenter la part de l'enseignant « remplaçant »! Par conséquent, les parents n'ont d'autre choix que d'envoyer leurs enfants dans les écoles privées des centres urbains pour lesquelles ils devront payer des frais et déboursier de l'argent pour la nourriture et l'hébergement. Cet état de fait à encore alourdi le fardeau des parents, en particulier celui des femmes, puisque en plus de devoir gagner plus d'argent, elles n'ont plus l'aide de leurs enfants. Les ressources naturelles et surtout celles de la forêt sont devenues la principale source de revenus. Les gens coupent du bois, pour la construction ou comme combustible. Ils récoltent des fruits sauvages, des légumes et chassent des animaux, et tout ça d'une façon non renouvelable, sans penser au futur.

Dans un tel contexte économique, social et politique, dans lequel l'ensemble du gouvernement, de l'administration et de beaucoup de nos soi-disant leaders égoïstes et corrompus, il est compréhensible que tant de gens de notre peuple soient devenus fatalistes, ils ne peuvent que penser aux besoins immédiats de leur propre famille et non aux besoins des autres, aux générations futures.

Cependant, aussi désespérée que la situation puisse paraître, je crois aussi en la capacité à rebondir de notre peuple. La preuve à été faite encore et encore que les peuples autochtones comme le mien n'ont pas seulement survécu mais ont aussi construit des communautés prospères dans des environnements rudes et difficiles et ont fait face à de nombreuses menaces. Je crois qu'avec une plus grande prise de conscience des conséquences du changement climatique, de la nécessité de protéger l'environnement et de préserver la biodiversité, et avant tout de leurs droits en tant que peuples autochtones, ils

seraient capables de faire face aux défis et de continuer à mener leur vie avec dignité et en auto-détermination.

Jennifer Rubis, Malaisie

Mes origines

Je suis Jennifer Rubis, une Dayak-Jagoi du Sarawak, un état malaisien sur l'île de Bornéo. Je travaille sur le savoir autochtone et le changement climatique.

Mon peuple, l'environnement et les effets du changement climatique

Entretien avec Jennifer Rubis pendant l'atelier jeunesse sur le changement climatique « Heisse Zeiten » (temps chauds), à Neuss en Allemagne, septembre 2009. Vous pouvez écouter cette interview en anglais en cliquant sur le lien :

<http://www.heisse-zeiten.org/seiten/386/>

Intervieweur: Bonjour, je m'appelle Jannick. Nous sommes maintenant à Neuss avec le groupe de travail "Heisse Zeiten". Peut-être pouvez-vous me dire qui vous êtes et d'où vous venez?

Jennifer :Bonjour Jannick, je m'appelle Jennifer, Jennifer Rubis.

Je suis une Dayak, un peuple autochtone que l'on trouve sur l'île de Bornéo. Je viens de Malaisie, qui compte deux états sur l'île de Bornéo. Je représente ici un réseau de peuples autochtones qui a pour nom: le Réseau des Peuples Autochtones de Malaisie (Indigenous Peoples Network of Malaysia) et je dirige le groupe de travail sur le changement climatique.

Intervieweur: Le changement climatique... alors vous pouvez nous dire comment ce changement climatique affecte les gens en Malaisie. Comment connaissez-vous ou comment ressentez-vous le problème?

Jennifer: En ce qui concerne les peuples autochtones de Malaisie, laissez-moi juste vous dire quelques mots des peuples autochtones de Malaisie. Nous représentons 15% de la population, nous sommes donc un petit groupe par rapport à l'ensemble de la Malaisie et nous sommes surtout présents à Sabah et Sarawak, sur l'île de Bornéo.

Pour la plupart des représentants de notre peuple, les Dayaks, nous sommes principalement des gens de la forêt, nous vivons à proximité de la forêt et sommes très dépendants de cette forêt mais nous sommes aussi des agriculteurs et des fermiers. La chose importante que nous avons remarquée, en tant que peuple qui vit et travaille de façon très proche de l'environnement et de la terre, est que le climat est définitivement en train de changer. Les pluies, la saison des pluies, il y a en effet deux saisons en Malaisie, la saison des pluies et la saison pendant laquelle il pleut moins. Donc, pendant la saison des pluies, il pleut plus, ce qui est très mauvais pour nos cultures. De plus, la pluie ne survient plus aux moments où elle est attendue.

Comme ils pratiquent la riziculture, les peuples Dayak sont très dépendants du riz et ceci affecte nos récoltes. La deuxième chose qui se passe pendant la saison où il pleut moins est qu'il pleut encore moins, comme lors d'une véritable sécheresse, la saison sèche est plus longue. Il y a donc plus de sécheresse et cela aussi affecte nos cultures, nos fruits. Ce qui se produit également, du fait du changement climatique, c'est que les

espèces commencent à changer. Quelques espèces ne sont plus..., on trouvait dans cette région un type spécial de crevettes, aujourd'hui, on en trouve beaucoup moins.

On trouve un type de produit nouveaux dans cette région. De ce fait, ce qui se passe est qu'il y a plus de nuisibles, du fait du réchauffement du climat. Plus le temps se réchauffe, plus il y a d'insectes, et cela affecte nos cultures de riz. On peut voir ce phénomène dans d'autres pays comme la Birmanie ou Myanmar, ces nuisibles détruisent les cultures. Il fait plus chaud et plus sec, il y a donc plus de rats.

Intervieweur: Recevez-vous de l'aide du Gouvernement ou d'autres organisations issues d'autres pays ou même de notre propre pays?

Jennifer : En ce moment? Non! Cette année au mois de juin, une des églises à lancé un SOS. En effet, un des groupes de peuples autochtones, les Penans, dont je viens, est nomade.

Ils ont tendance à s'appauvrir et à être plus dépendant de leurs récoltes. Comme elles ont été mauvaises cette année, ils n'avaient plus de nourriture et la seule aide qu'ils pouvaient espérer venait de ce SOS, lancé par une église. C'est seulement alors que les gens ont réagi. Mais il n'y a aucune aide en terme de prise de conscience du problème, ni aucune anticipation des réactions en cas d'une autre sécheresse. Il n'y a toujours pas de réponse d'urgence.

Intervieweur : Et c'est donc la raison qui vous a fait venir en Europe. Souhaitez-vous présenter aux gens le problème qui existe en Malaisie et la raison pour laquelle vous avez entrepris ce voyage?

Jennifer: Et bien, du fait de mon travail sur le changement climatique, je travaille à un niveau national et international. Au niveau international, les peuples autochtones du monde entier essaient de communiquer de manière forte sur les effets du changement climatique. Ainsi, il ne s'agit pas seulement de la Malaisie, nous sommes concernés par l'ensemble des peuples autochtones. Les peuples autochtones sont ceux qui sont encore plus directement affectés par le changement climatique, quelque soit le lieu où nous vivons, nous sommes plus près de la forêt, plus près de l'environnement que la plupart des autres peuples.

Nous sommes... nos voix ne sont, en plus, pas beaucoup entendues. C'est la raison pour laquelle nous nous rassemblons, nous coopérons ensemble, afin d'être surs que nos voix vont être entendues à un niveau international. Nous avons des positions fermes en ce qui concerne le changement climatique. Nous pensons que plus de choses devraient être accomplies, nos forêts sont atteintes, ainsi que nos terres arides, nos pâturages. Nous travaillons tous ensemble pour dire au monde, regardez, le changement climatique est en train de se produire. Nous pouvons vous l'affirmer, dès maintenant, nous le voyons dans la terre de nos villages, dans nos familles... et il faut faire quelque chose contre cela.

Intervieweur: Ainsi vous pouvez aussi dire que les pays industriels, l'Amérique et l'Europe, en premier lieu, sont les causes du problème et je pense que vous être les premiers à en être affectés et en subir les conséquences dans vos pays. Je pense aussi que c'est là le vrai sujet.

Jennifer : Oui, définitivement oui, c'est cela. Oui.

Les peuples autochtones sont installés dans de toutes petites îles, elles sont déjà en train de disparaître; Du fait que ce sont de toutes petites îles, que leur population est peu nombreuse, nous avons peu de pouvoir politique à un niveau international. Il arrive que nos voix ne soient pas entendues. En tant que citoyens du monde, comme les autres, nous voulons seulement nous assurer que nous serons entendus.

Interviewer: Et bien merci pour cette interview, passez un bon séjour en Allemagne

Jennifer: D'accord! Merci beaucoup. Je suis très contente d'être là.



Prêtresses Dayak , Photo © Jennifer Rubis

Le message de Jennifer

En ces temps d'incertitude climatique, les pluies ne surviennent pas comme elles le devraient. Les périodes de sécheresse prolongées et imprévues sont dévastatrices pour une communauté, puisque les cultures meurent et qu'il n'y a plus suffisamment d'eau pour les villages. Quand il n'y a plus d'eau pour subvenir aux besoins domestiques, c'est à la femme de parcourir le long chemin pour rapporter l'eau depuis les rivières, de transporter les ustensiles sales, les vêtements, les seaux d'eau.

Je me revois jeune, glissant avec mes pieds nus, sur les berges boueuses, et essayant de remplir puis de rapporter chez moi un seau plein d'eau. Pendant ces moments là, les femmes et les jeunes filles sont ensemble, elles marchent ensemble, vêtues de sarongs en batik colorés, rafraîchies par la rivière. Dans l'entraide, la camaraderie, on se rend moins compte combien la tâche est dure, combien elle prend du temps et cela juste pour être sûr qu'il y aura, à la maison, suffisamment d'eau pour boire, pour cuisiner et pour rester propre. Quand les pluies sont terminées et que les réserves en eau sont faibles, la rivière devient encore plus importante pour le village et seules des forêts non exploitées peuvent garantir la pureté et la fraîcheur de l'eau dont nous dépendons.

Pasang Dolma Sherpa, Népal

Mes origines

Je suis Pasang Dolma Sherpa, Coordinatrice Nationale de la Fédération Népalaise pour les Nationalités Autochtones (NEFIN) et le Programme de Partenariat 'Changement Climatique et REDD' (Réduction des émissions résultant du déboisement et la dégradation des forêts) au Népal. Je fais partie du groupe des autochtones Sherpa du Népal, nous sommes 154 622, ce qui représente 0,68% de la population totale du Népal.

Les Sherpas vivent généralement au Nord-Est de la région montagneuse du Népal. Les Sherpas sont répartis dans 72 des 75 districts népalais et s'occupent principalement de tourisme et d'agriculture. J'ai grandi dans le district d'Udaïpur dans l'Est du Népal. J'ai fréquenté l'école primaire du village et suis allée à l'école Ananda Kuti de Kathmandou pour l'enseignement secondaire. Après avoir terminé un Master en Sciences Humaines, j'ai commencé une carrière d'enseignante et de travailleuse sociale. Je travaille actuellement en tant que membre exécutif de l'Association des Sherpas du Népal (SAN) qui regroupe sept organisations « sœurs » et 21 associations Sherpa au niveau des districts. Je suis également maître de conférence associé à l'Université de Katmandou, dans le domaine de l'éducation environnementale.

L'environnement de mon peuple et les impact du changement climatique

Les occupations principales des Sherpas sont l'agriculture, l'élevage et le commerce transhimalayen. Cependant, quand le Népal s'est ouvert aux étrangers dans les années 1950, les Sherpas habitant dans les montagnes se sont tournés vers le tourisme ou vers des activités liées au tourisme.

Au cours des 30 dernières années, au Népal, la température s'est élevée de 1,8° centigrade, ce qui est bien supérieur aux 0,7° de moyenne de l'augmentation mondiale. Cela signifie que l'impact du réchauffement climatique se ressent rapidement au Népal. Les montagnes verglacées deviennent rocheuses, les glaciers fondent et les lacs de montagnes se déchaînent ce qui peut avoir de sérieux effets sur la vie de centaines de gens dans les régions montagneuses du Népal. Dans les plaines, du fait des effets du changement climatique, les récoltes diminuent. Lors de ces dernières années, des crues soudaines ont déplacé des milliers de foyers dans la région orientale du Népal.

Plus de 70% de la population népalaise est dépendante de l'agriculture, de l'élevage et des ressources naturelles. La forêt est principalement utilisée pour le bois de construction, de chauffage, pour l'alimentation des animaux, le compostage ou à des fins médicinales. La pratique autochtone traditionnelle est basée sur une relation de symbiose avec la forêt, sur un plan culturel et spirituel. Cette relation éco-responsable est très importante pour la gestion durable de la forêt. Par conséquent, la déforestation, la dégradation de la forêt et le changement climatique ont de sérieux effets sur le mode de vie des peuples autochtones, en particulier des femmes. Pendant la saison

sèche, la rareté de l'eau a sévèrement influé sur la vie des femmes. Quand la plus proche source s'est tarie, une femme des régions de montagne ou même de collines, doit quelquefois marcher pendant 2 heures pour remplir une jarre d'eau. A Katmandou même, capitale du Népal, les sources d'eau potable, en incluant les ressources en eau (les « réserves/citernes » autochtones) *Dungedhara* sont en train de disparaître. A Katmandou, les gens font la queue pendant plusieurs heures, pour pouvoir remplir un simple seau.

Le changement climatique a, de la même manière, des effets sur les activités des peuples autochtones du Népal. L'activité traditionnelle qu'est la récolte du miel par les groupes autochtones de la communauté Gurung, dans la région vallonnée à Lamjung, a pratiquement cessée du fait de la disparition des abeilles en forêt. De la même façon, les moyens de subsistance traditionnels des habitants de la région Mustang, à l'Ouest du Népal, ont également récemment changé puisque les chutes de neige ont été remplacées par d'importantes pluies. Les maisons en terre, aux toits faiblement pentus, s'écroulent et les peuples autochtones ont commencé à construire des maisons en ciment ou ont été contraints d'abandonner leurs territoires d'origine.

Les réponses des femmes

Depuis que l'effet du changement climatique sur les moyens de subsistance des femmes autochtones s'est considérablement aggravé, les groupes de femmes/mères autochtones de nombreuses régions vallonnées et montagneuses, conscientes de l'importance de la protection de la forêt spirituelle et religieuse et des ressources en eau, ont réagi, en plantant des

arbres autour des sources, des puits, des étangs, des lacs et sur les berges des rivières et en les entretenant. Elles sont à l'origine de la diffusion du savoir et des pratiques culturelles traditionnels auprès des jeunes générations en ce qui concerne le respect des sources et des ressources en eau, dans le but de la conservation et d'une gestion durable de la forêt.



Femmes Sherpas récoltant du sarrasin, Photo de M. Pasang Sherpa

Les groupes de femmes font la promotion et défendent l'importance de leur rôle pour la gestion de la forêt de la communauté. Certains groupes d'usagers des forêts communautaires sont dirigés uniquement par des femmes. Elles ont eu plus de succès dans leur protection de la forêt et de la biodiversité. Les groupes de femmes font également la promotion de la récupération des eaux pluviales pendant la saison des pluies, de l'utilisation de bio-gas et de l'amélioration des fours pour la cuisine, de l'utilisation de l'énergie solaire pour l'éclairage et de la culture biologique, dans leurs villages respectifs. Cependant, du fait du haut niveau d'analphabétisme

des femmes, la plupart d'entre elles ne sont pas conscientes des causes du changement climatique et de l'importance de son influence sur leurs vies.

Selon le recensement de 2001, la population féminine occupe 50,1% du Népal. Plus de 90% des femmes sont impliquées dans l'agriculture, c'est la raison pour laquelle la terre et la forêt sont très importantes pour leurs modes de vie. Bien que l'effet du changement climatique soit plus sévère sur la population féminine, elles n'en sont que peu ou pas du tout conscientes. C'est pourquoi le programme de partenariat REDD-NEFIN sur le changement climatique a mis l'accent, dans sa première phase, sur l'éveil de la conscience et le renforcement des aptitudes des peuples autochtones par rapport au changement climatique.

La recherche d'une politique nationale et d'un programme de gestion de la forêt et de la terre, en lien avec les peuples autochtones, a été profitable au soutien et à la promotion auprès des instances gouvernementales, pour la reconnaissance et le respect des droits des peuples autochtones, de leurs savoirs traditionnels, de leurs compétences et de leurs pratiques coutumières, dans les politiques nationales, les programmes et les stratégies en rapport avec le changement climatique et le REDD au Népal. La seconde phase du programme s'inscrit dans la continuité de la première phase au travers de recherches sur le rôle des femmes autochtones dans la gestion durable de la forêt et le développement, générant des activités, dont les revenus sont issus des modes de vie traditionnels, dans notre zone d'étude de Lamjung au Népal

Le message de Pasang

En ce qui concerne la conservation et la gestion durable de la forêt, les organismes gouvernementaux devraient respecter le savoir traditionnel éco-responsable, l'habileté et les pratiques culturelles des autochtones. Des encouragements devraient être apportés pour l'amélioration de certains modes de subsistance des femmes autochtones à travers des initiatives développant la prise de conscience et le renforcement des capacités afin d'améliorer leur rôle important pour la préservation de la forêt et de la biodiversité à un niveau local.

Les peuples autochtones éco-responsables sont culpabilisés sur le sujet des émissions de carbone alors qu'ils n'y ont pas contribué. Certaines mesures d'arbitrage et de compensation devraient donc être prises, à un niveau local, sous la forme d'un soutien financier et technologique, en direction des peuples autochtones. En conséquence, les points suivants sont indiqués aux organismes concernés:

- Alors que des politiques, des plans et des programmes sont rédigés en ce qui concerne le changement climatique et le REDD, l'état, ainsi que les organisations concernées devraient garantir, d'un point de vue constitutionnel, légal et administratif, la propriété des peuples autochtones sur leur eau, leurs terres, leurs forêts et leur ressources minières, ainsi que cela était prévu par la Convention 169 de la OIT (Organisation Internationale du Travail) et la Déclaration des Nations Unies des Droits des Peuples Autochtones (UNDRIP).

- L'État et les organisations concernées devraient respecter et reconnaître les droits des peuples autochtones à l'autodétermination avec leur consentement préalable éclairé lors de la rédaction de politiques, plans et programmes de REDD et de leur mise en œuvre, de leur contrôle et de leur évaluation, avec la participation pleine et entière des peuples autochtones.
- L'État et les organismes concernés devraient garantir la reconnaissance légale et constitutionnelle des relations de symbiose entretenues par les peuples autochtones avec leurs terres ancestrales, leurs forêts et leur eau, en prenant en compte leur savoir traditionnel, leur habileté, leurs coutumes et leur système de droit coutumier, quand ils rédigent des politiques, des plans et des programmes ayant trait au changement climatique et au REDD.
- Quand cela a trait au changement climatique et au REDD, l'État devrait, tout particulièrement garantir une participation réelle des femmes autochtones lors de la rédaction de politiques, de plans et de programmes ainsi que lors de leur mise en œuvre, leur contrôle et leur évaluation.

Norairri Thungmuang, Thaïlande⁴

Mes origines

Je suis une femme Karen, j'ai 35 ans et je suis née dans la région montagneuse du nord de Chiangmaï.

J'ai actuellement deux enfants qui sont au lycée. Je suis impliquée dans les activités du réseau du groupe ethnique Karen, dans celui des femmes autochtones de Thaïlande (IWNT) et dans l'association pour la Culture et l'Éducation des peuples montagnards en Thaïlande, en tant que membre du bureau de ces organisations des peuples autochtones. Il s'agit de participer aux groupes de femmes autochtones. De plus je consacre également beaucoup de temps à ma famille et à des activités économiques. Le moyen le plus fréquent de subvenir à nos besoins est l'agriculture, les rizières, les cultures maraichères, l'élevage de vaches et de poules, avec un apport complémentaire de l'artisanat.

Mon environnement

J'ai hérité mes terres de mes parents, j'ai ainsi maintenant deux parcelles de rizières. Dans ma plantation il y a de nombreuses variétés de fruits cultivés et sauvages, avocats, bananes, mangues ainsi que différents légumes, de la citronnelle, de la *chaom_galangal* et des bambous. Deux étangs à poisson font également partie de ma plantation, aux environs desquels on trouve de nombreux fruits et légumes. Différentes

⁴ Cet article a été élaboré et traduit en anglais avec l'aide de Anchalee Phonklieng, Programme de Développement et de Surveillance, l'Association pour 'l'Éducation et la Culture des Peuples Montagnards en Thaïlande' (IMPECT Association).

sortes de curcuma et de coton y sont également cultivées. Dans ma plantation maraichère, je cultive des salades et des légumes que je plante seulement une fois par an. Dans la partie supérieure de la rizière on trouve un mélange de légumes, de fruits ainsi que toutes sortes de plantes qui servent à nourrir la famille. Le fait que mon potager se trouve dans la partie haute de la rizière est très pratique du point de vue de l'entretien et de l'utilisation. Quand je vais à la rizière je peux récolter tout ce qu'il me faut pour faire la cuisine. Et quand les voisins et les écoliers passent devant la parcelle, on peut leur donner ce qu'il veulent. C'est une tradition Karen que de donner des fruits quand on en a beaucoup. On doit partager car alors dans l'année à venir on aura encore plus de fruits.



Quand j'avais 8 ans, je vivais avec ma grand-mère. Ainsi chaque jour, j'allais aux champs avec elle et j'apprenais beaucoup. Elle m'enseignait l'usage des plantes et elle insistait sur le fait qu'elle cultivait la plantation pour la génération future, pour mes enfants et mes petits-enfants. Ce que j'ai appris de ma grand-mère c'est que tout ce que nous faisons, nous le faisons pour notre futur.

Un jour, mon grand-père m'a donné une banane et m'a demandé : "Est-ce que c'est délicieux?" Si c'est délicieux, il faut en planter plus, pour notre consommation personnelle et pour ne pas avoir à en demander aux autres. Il donnait toujours tout aux enfants. Et ensuite il posait la même question. Par la suite il leur disait de prendre une pousse de bananier et de la planter dans leur jardin. Quand j'étais jeune, j'ai tout cultivé à partir des semences que me donnait ma grand-mère. Quand j'étais à l'école, j'ai aussi fait des plantations bien qu'il n'y ait eu aucun apprentissage concernant les plantes. Ma grand-mère a toujours continué à m'enseigner la culture d'arbres et de plantes. Elle me montrait que certaines familles ne plantaient rien et qu'ainsi leurs enfants n'avaient rien à manger. Elle a aussi partagé un autre exemple avec moi : les descendants de l'un des voisins qui ne plantait également rien, devaient voler dans les autres plantations. C'était extrêmement gênant.

Dans mon village, on ne trouve que 2 arbres à Maprang, ils ont été plantés par ma grand-mère. Elle les avait peut-être plantés 15 ans auparavant. Elle est décédée il y a 13 ans, et maintenant ils donnent des fruits que nous pouvons récolter. Bien sûr si je suis triste que ma grand-mère n'ait pas pu les goûter, je suis en même temps très heureuse qu'elle les ait

plantés pour nous. J'ai acquis une certaine expérience et j'enseigne aux autres à planter et s'occuper des arbres pour les générations futures. Et les gens sont très reconnaissants pour cela. Quand j'étais enfant, on me demandait de rassembler beaucoup d'herbes sauvages, dans les champs. Nous n'avions pas de jardin aromatique parce qu'à la maison nous élevions des animaux : poulets et cochons. Toute cette production était pour la famille, que ce soit pour notre alimentation, pour des cérémonies ou pour partager avec des proches. Personnellement, maintenant, je rassemble des graines ou des pousses à chaque fois que je peux. Je ne plante rien toute seule. Je plante avec ma famille et nous faisons tout pousser ensemble sur nos terres. Et je vois aussi mes voisins essayer de faire la même chose.

Évolutions récentes: changement climatique et autres conséquences

Il y a quelques années, lorsque j'étais célibataire, il y avait de nombreuses variétés de plantes dans les champs de la communauté. Quand les plantations intensives ont été introduites, la variété des semences n'a fait que diminuer puisque beaucoup de rizières ont alors été plantées dans un but de rentabilité. Et donc, certaines variétés ont pratiquement disparu du village puisque de nombreuses familles avaient abandonné nos pratiques traditionnelles comme par exemple la rotation des cultures. Il y a eu moins de récoltes vivrières que ce soit dans les rizières et dans les plantations. Dans un premier temps, ce type de culture a rapporté beaucoup d'argent mais après un certain temps, il a fallu augmenter les

investissements en pesticides et en engrais au fur et à mesure que la productivité du sol diminuait.

Aujourd'hui, j'ai 5 parcelles: une maison, 2 rizières, 2 plantations potagères dans la partie supérieure des deux rizières. Quand j'étais enfant, il y avait beaucoup de grands arbres et des fruits sauvages en abondance. Depuis que nous faisons des rizières, il n'y a plus de grands arbres sur nos terres. A l'époque de ma grand-mère, nous n'utilisions les rizières qu'une fois par an, lors des dernières 5 à 6 dernières années, nous avons cultivé intensivement nos rizières et avons intégré "Le Projet Royal". A la suite de ça, les villageois ont dû utiliser des engrais et des pesticides. Les gens qui ont introduit ces produits dans la communauté n'ont pas de donné de formation ou d'indications afin que ces produits soient utilisés sans danger. Et donc, on peut clairement voir, que de nombreux membres de la communauté ont des problèmes de santé, comme des problèmes de peau, des problèmes cardiaques ou sont hypertendus. La plupart des fermiers se sont endettés et ont été obligés de vendre leurs terres ancestrales. Les premières années, alors qu'une grande quantité de produits chimiques a été utilisée, un nombre important de jeunes se sont suicidés à la suite de déceptions dans leurs relations amoureuses.

Nous avons nettement vu la disparition de nos poissons d'eau douce ainsi que la dégradation de notre sol. Les arbres poussent très lentement depuis que les champs sont cultivés dans un but de rentabilité. De plus, ce mode de culture a entraîné la dégradation de la qualité de notre sol, il est devenu dur. Nous avons également constaté que la plantation de

quelque type de culture que ce soit nécessitait de plus en plus d'eau.

Les conséquences sur les ressources naturelles de la communauté ont également entraîné des conflits entre les voisins du fait du manque d'eau et de son utilisation inappropriée. La culture de plantes ou de légumes est plus tardive, plus lente et moins abondante. La culture de toutes sortes de plantes et de légumes en abondance et de bonne qualité, exige l'utilisation d'une grande quantité d'engrais.

Les conséquences les plus importantes sur notre mode de vie se situent au niveau de la production de nourriture et de la survie même. Si les ressources naturelles déclinent, alors nous ne pourrons plus nous appuyer sur nos modes de vie traditionnels. Dans le passé, nous tirions toute notre nourriture de la forêt, des champs et de nos plantations. Quand nos terres ont été remplacée par des terres de cultures intensives, nos cultures ont été mises en danger, de plus, nous ne pouvons plus laisser libre notre bétail, puisque la communauté est devenue une zone de projet gouvernemental et que les autres parties sont devenues une réserve gouvernementale. Il nous a été interdit d'utiliser l'engrais naturel provenant de l'élevage pour qu'il n'y ait pas de culture non-contrôlée.

Il y a aussi d'autres conséquences: la nouvelle génération n'a pas accès à une nourriture saine, elle ne connaît pas les variétés de plantes autochtones. Les parents n'ont plus l'habitude de transmettre leurs connaissances, notamment en ce qui concerne la préparation de la nourriture, sa conservation, sa fermentation. Cela provoque également de

sérieux problèmes de malnutrition chez les enfants des régions montagneuses, du fait d'une pénurie en nourriture durant la saison sèche et de la consommation par les villageois de nourriture non biologique que l'on peut trouver dans les environs de la communauté. Nous avons évidemment vu le désastre survenir dans le district sous la forme d'énormes ruissellements de pluie qui ont provoqués des inondations soudaines dans les rizières. La saison sèche a été très chaude et sans vent, contrairement à l'habitude.

Dans la tradition Karen, on ne doit pas couper tous les arbres des champs, sinon les animaux et les oiseaux n'ont plus d'abri et les humains ressentent également ces changements, autant que les animaux. Dans les croyances Karen, nous avons "*Thoo Bie Ka*". C'est-à-dire que le chef des oiseaux apporte l'abondance à la communauté afin que les membres puissent avoir suffisamment de riz, d'eau, de nourriture pour répondre à leurs besoins fondamentaux. C'est la raison pour laquelle nous devons laisser quelques arbres dans chaque champs, pour pouvoir abriter cet oiseau, ainsi que le disent nos enseignements traditionnels :

- nous consommons du riz, nous devons préserver le riz (le planter)
- nous buvons de l'eau nous devons préserver son bassin versant
- nous consommons de nombreuses choses provenant de la forêt, nous devons préserver la forêt.

Si l'on observe la météo, quand nous avons de grands arbres, nous pouvions respirer un air frais, maintenant il fait chaud (dans nos maisons comme dans nos champs), il est plus difficile de respirer du fait de l'humidité. Et nous ressentons l'élévation de la température.

En conséquence, aujourd'hui, j'investis moins dans les cultures de rentabilité du fait de notre expérience. Il vaut mieux travailler d'abord pour notre consommation puisque c'est mieux à la fois pour nous et pour la fertilité de notre sol.

Aujourd'hui, nous rencontrons la pénurie et la famine. Cependant, nous n'aurions jamais dû en souffrir si nous avons respecté nos modes de vie traditionnels. Notre conviction profonde est qu'il est primordial pour la survie de l'espèce humaine, que le savoir traditionnel soit transmis à la génération suivante.

Leçons retenues et stratégies appliquées

Les Karen dépendent des arbres depuis leur naissance. Une partie de notre corps est garantie par les arbres, c'est une relation intime à quelque chose d'invisible à nos yeux, ou de surnaturel. Et donc, c'est pourquoi il existe beaucoup de différents enseignements traditionnels Karen concernant la conservation de l'environnement.. Nous avons retrouvé "*Pha Dhae Por*", la cérémonie pour la conservation de la forêt communautaire. Et donc, nous transmettrons ce savoir traditionnel. De plus, nous avons établi une bonne relation avec les membre de la communauté qui vivent grâce à la nourriture, à l'eau et aux herbes de la forêt. La majeure partie de notre consommation quotidienne ne provient pas des fermes utilisant

la technologie nouvelle et cela va également réduire la pollution du sol. Puisque notre vie dépend de la forêt nous devons être plus conscients de son importance.

Maintenant, nous étendons la zone de la forêt communautaire protégée puisque dans la tradition Karen, il y a de nombreux tabous qui restreignent l'usage et la consommation de la forêt. Il serait important de mettre en avant le savoir traditionnel des femmes, ce pourrait être un moyen essentiel pour entretenir et transmettre le mode de vie traditionnel puisque les femmes sont les gardiennes de la tradition. De plus, les femmes jouent un rôle important dans la famille et transmettent le savoir à la génération nouvelle. Ainsi la discrimination à l'égard des femmes doit disparaître. Par exemple, les femmes doivent bénéficier des mêmes droits fondamentaux, du même accès à l'éducation, à la santé, à la justice et doivent pouvoir participer à la vie politique. Sans cela, les femmes ne peuvent s'investir de manière durable dans tous ces sujets qui sont liés à des sujets politiques impliquant l'accès et le contrôle des ressources, qu'elles soient naturelles ou humaines.

D'ailleurs, soutenir une participation pleine et entière des femmes dans la gestion des ressources est extrêmement important puisque les femmes ont l'expérience dans leur vie quotidienne, au milieu de la terre, de la forêt et de l'eau. Les femmes passent beaucoup de temps à rassembler de la nourriture, à préparer les champs pour la plantation, à désherber, récolter, récupérer des graines, etc. Nous devrions donc soutenir les femmes dans leur accès et leur contrôle des ressources naturelles dans le but de pérenniser l'installation et la survie de la communauté puisque la sécurité alimentaire et

l'alimentation quotidienne sont les responsabilités premières des femmes au niveau de la communauté et de la famille.

Le message de Norairri

Je souhaite vivement conseiller à l'opinion publique d'accepter la diversité et les différentes sociétés, telles que la culture, le langage, l'histoire du pays, les modes de vie et la géographie du territoire. Dans chaque société, l'existence de cette diversité des peuples fait la multiplicité des valeurs. Comme chaque culture a ses propres valeurs, quelques unes peuvent participer à la valeur d'une société plus importante. La culture des peuples autochtones concernant la gestion des ressources naturelles peut également s'appliquer à l'échelle d'une politique nationale.

Il est important de comprendre que l'idée et le concept doivent être totalement revus puisque ceux qui ont le pouvoir pensent que le changement climatique est principalement dû à une importante destruction des ressources naturelles, en particulier du fait des cultures sur brûlis pratiquées par les peuples autochtones. Toute la prise de décisions politiques a été influencée par cette façon de penser erronée. La raison en est que les peuples autochtones ont moins de pouvoir économique et politique. Les peuples autochtones sont culpabilisés du fait d'enjeux politiques comme le fameux "changement climatique".

Nous pouvons voir, de façon évidente, le contrôle sur les modes de vie des peuples autochtones, avec, par exemple, les zones

protégées, les Parcs Nationaux, les zones de protection nationale. On peut très souvent se rendre compte que la mise en application des politiques influence les moyens de gagner sa vie traditionnels, par exemple, la perte de la terre, la situation apatride et ainsi de suite. Une telle forme de discrimination à l'encontre des peuples autochtones est sérieusement causée par l'enjeu politique que représente le soi-disant “changement climatique”.

Nous avons quelques petits poèmes pour apprendre à notre propre peuple à être conscient de la gestion des ressources naturelles.

“Ahow Kow Pur Thor Krow Rea Rea”

(Nous survivons sur la terre, nous devons préserver notre terre maternelle)

AMERIQUE LATINE

Jenny Luz Chuje Gualinga, Equateur

Mes origines

Je suis Jenny Luz Chuje Gualinga, de Puyo, dans la région d'Amazonie équatorienne de Pastaza. Je fais partie des Kichwa, du peuple Shiwari et je suis âgée de 40 ans. Je travaille actuellement en tant qu'expert auprès de la direction féminine de la CONAIE - Confédération des Nationalités Autochtones de l'Équateur.



Les femmes autochtones et la biodiversité

Pour les femmes des peuples autochtones de l'Amazonie, quand on parle de territoire, ou *sumak allpa*, il ne s'agit pas seulement de « bonne terre » ou de « terre sans mal » mais aussi de la relation sacrée avec Pachamama, au sens, à la fois de *ukupacha* (“le monde du dessous”), *kaipacha* (le monde dans lequel nous vivons) et *jawa pacha* (le “monde du dessus”). La forêt a ses propres lois et ses règles et avec elle, nous apprenons à vivre avec respect, en harmonie et dans un renouvellement constant.

La biodiversité naît, se reproduit, meurt et se renouvelle dans sa globalité. Sur le territoire le *tukuy pacha* intègre un principe d'interrelation cosmique qui nous apporte la connaissance, la sagesse et l'enseignement (*Sacha Runa Yachay*) à la fois en ce qui concerne la réalité de l'Ukupacha, endroit où les Supay, ou fantômes, demeurent et d'où leur Yachay, leur pouvoir protecteur, rend possible la vie des plantes, des animaux et des êtres humains et où la vie de la nature et celle des hommes s'unissent.

À l'intérieur de ce territoire, le *sumak kawsay* (“le Bien Vivre”) peuvent exister, ce qui fait référence à une vie d'abondance, intacte, en bonne santé, sur un plan spirituel, physique, moral, éthique et intellectuel et non seulement individuellement mais aussi au niveau de la communauté, de l'*ayllus* (la famille). La biodiversité se rapporte, pour les Kichwa, peuples de l'Amazonie, à *ñucanchi kausana jatun allpa*, c'est-à-dire au territoire et à sa diversité biologique, où on vécut nos ancêtres, où nous vivons maintenant, et où notre génération ainsi que les générations futures pourront vivre en sécurité, en gérant, dirigeant et gouvernant les territoires et leur diversité biologique.

Utilisation et gestion de Pachamama par les femmes autochtones de l'Amazonie

Depuis des temps immémoriaux, les sociétés autochtones de la région de l'Amazonie, ont réparti les rôles des familles en accord avec leur vision cosmique des relations qu'hommes et femmes entretiennent avec la nature.

Selon cette idée, dans les cultures de cette région de l'Amazonie, certaines activités reviennent traditionnellement aux femmes - l'une d'entre elles étant la gestion de la diversité biologique - ce que l'on peut voir dans les exemples suivants. Ainsi, en accord avec la religion traditionnelle, la déesse de la fertilité, *nungully* donne aux femmes Kichwa de cette région de l'Amazonie, le pouvoir d'une production surabondante. Elle leur a également offert les chants sacrés et les rituels pour les semailles, la capacité de communiquer avec elle à travers les rêves, ainsi que, dans certains cas, une aptitude pour reconnaître et s'approprier les pierres de pouvoir (*misha*).

Les femmes et le changement climatique

Du point de vue des femmes Kichwa de Pastaza, le changement climatique est dû aux politiques de développement macroéconomiques occidentales modernes qui ont prouvé à quel point elles sont vicieuses et totalement incompatibles avec l'équilibre écologique. Dans cette relation catastrophique, on peut relever deux dimensions pernicieuses de l'application des politiques de développement occidentales. La première s'applique à la relation entre les êtres humains et la nature qui ne revêt qu'un caractère purement rhétorique dans le discours de développement, et qui, actuellement, menace de devenir la question de la survie de l'espèce humaine. La deuxième dimension, concerne la soumission de la morale, de l'éthique, à la croissance économique: si il est nécessaire, pour assurer la croissance économique, d'éliminer le dernier arbre de la surface de la terre, afin d'extraire des ressources minières fossiles, non renouvelables, jusqu'à leur épuisement, alors le concept de développement n'a aucune modération logique.

Il nous faut, par conséquent, dépasser les concepts de la modernité, du développement et de la croissance économique modernes et occidentaux et défendre une nouvelle proposition de développement durable préférant et garantissant la création d'une existence plus respectueuse de la diversité biologique et plus en harmonie avec l'équilibre écologique. Les peuples autochtones, nous, les femmes autochtones, possédons les connaissances philosophiques en ce qui concerne l'utilisation et la gestion de la biodiversité, nous protégeons cet héritage millénaire qui nous vient de nos ancêtres et nous souhaitons les partager avec le reste de l'humanité: sur un modèle de développement économique efficace, applicable sur un plan culturel et compatible avec l'équilibre environnemental de la planète, qui se nomme *sumak kawsay*, « le Bien Vivre » traduit en espagnol sous le titre “el Buen Vivir”, à savoir, vie en harmonie avec la nature.

Le concept philosophique de *sumak kawsay* qui a été rendu invisible pendant plus de cinq cents ans, a commencé faire à nouveau surface. *Sumak kawsay* est une alternative au progrès, au développement, à la modernité Occidentale. C'est un concept qui tend à rétablir une relation harmonieuse entre les êtres humains et leur environnement et qui veut retrouver les relations avec Pachamama en tant que mécanisme pouvant compenser le changement irréversible du très mauvais état de santé de cette planète.

Sumak kawsay est fondé sur la guérison de cette planète. *Sumak kawsay*, Bien Vivre (Buen Vivir) ne contredit ni la technologie ni le savoir moderne, comme le prétendent les défenseurs du capitalisme. *Sumak kawsay* fait partie du débat sur le sort que les sociétés humaines et les êtres humains

veulent donner à leur futur. L'essence même du *sumak kawsay* est l'être humain qui dépend des dons que la mère nature a créés pour l'humanité, et non sur les buts vicieux de la croissance économique qui ont provoqué l'immense génocide environnemental de la planète. Par conséquent, *sumak kawsay*, prétend que, dans le but de laisser la vision productiviste derrière nous, nous devons entamer un processus de diminution du facteur humain, d'éveil de la conscience, de valorisation sur un plan humain et environnemental. Dans ce contexte, nous, les nationalités et les peuples autochtones devons revendiquer notre autodétermination à intensifier et à répandre la pratique du Bien Vivre à tout le reste de la société.

Les femmes Kichwa de Pastaza, les mères, les grand-mères voient à quel point chaque jour montre la maladie de notre planète. Les forêts primaires, les bois, les rivières, les montagnes souffrent. Le modèle de développement qu'ils ont créé, celui de la croissance des marchés, des égoïsmes rivalisant les uns avec les autres, de la mondialisation des marchés, nous conduit à un désastre aux conséquences dépassant notre entendement. Ce désastre environnemental va de pair avec le désastre humain, le désastre des civilisations, provoqué par le système actuel: la pauvreté, les inégalités, la violence, les affrontements. Ce système n'apporte rien d'autre. Le Bien Vivre, en tant qu'état plurinational, est l'alternative pour éviter le désastre humain du capitalisme ainsi que le désastre environnemental ou « changement climatique».

Il est urgent d'entamer ce dialogue des civilisations. La compréhension que les valeurs éthiques de la vie moderne doivent être sauvées en même temps que les valeurs éthiques des peuples et des nations autochtones doit être un pré requis.

Cela doit devenir un des piliers de l'Humanité pour sortir des problèmes auxquels elle fait face.

Les femmes autochtones Kichwa de Pastaza et de l'Amazonie croient qu'il est temps d'établir les bases à partir desquelles nous commencerons la discussion du savoir des civilisations, entre les peuples autochtones et la vie moderne occidentale dans le but de, littéralement, sauver du capitalisme ce que l'Humanité pourra sauver des écosystèmes et de la planète. Peut-être cela semble-t-il utopique, mais l'utopie est l'une des valeurs les plus intéressantes de la vie moderne. Il est nécessaire de sauver ces valeurs et de commencer par ce travail qui concerne tout le monde, puisqu'il s'agit d'une promesse universelle pour et avec Pachamama.

Le message de Jenny
Le mythe de la déesse “manga allpa mama”

La déesse *manga allpa mama* est la déesse mère de l'argile sacrée d'Amazonie, elle est le symbole de la création artistique et de l'utilisation que les femmes autochtones Kichwa de Pastaza font de la terre. Le point de vue culturel des femmes autochtones de la région de l'Amazonie est que la déesse mère de l'argile sacrée (*manga allpa mama*) apporte la capacité et l'habileté de créer et de modeler la glaise à travers les rêves qu'elle inspire aux femmes pour la forme et la décoration de leurs poteries. Cette méthode, cette relation intérieure des femmes autochtones Kichwa de l'Amazonie avec leur territoire, avec la diversité biologique ou *sumak allpa*, transcende tout concept de « conservation », d'un point de vue colonialiste.

MME JILUCO

*(conte sacré de l'Amazonie à propos de Manga Allpa Mama,
Déesse de la Terre Sacrée)*

Il y a très très longtemps, un couple vivait ici. Le mari était un grand chasseur, sa femme travaillait durement et son occupation principale était la culture d'une plante qui s'appelait Zapallo, mais tout ce qu'elle récoltait, elle le mangeait elle-même. Elle faisait un grand feu dans le Chacra, mettait à cuire le Zapallo et le mangeait. Quand il revenait de la chasse, son mari, qui avait très faim, ne trouvait ni Zapallo ni aucune autre sorte de nourriture. Comme il commençait à être très agacé par cette situation, il voulut découvrir le secret de la disparition du Zapallo. Il se dissimula dans les buissons et surveilla sa femme pendant qu'elle récoltait une grande quantité de Zapallo, qu'elle se remplissait complètement la bouche avec, après l'avoir fait cuire, et qu'elle finit par l'avoir entièrement avalé en un clin d'œil.

Profondément écoeuré, le mari décida d'abandonner sa femme. Il construisit un escalier sans fin pour rejoindre l'univers puis dit à sa femme, avec tristesse et colère, « Je m'en vais, puisque tu ne m'as jamais aimé et que tu m'as jamais donné la moindre nourriture... » C'est en pleurant que la femme lui demanda pardon, lui demanda de ne pas la laisser ou de l'emmener avec lui. L'homme commença à gravir les marches et la femme rassembla ses couteaux, ses wiwishkus et ses autres biens en pleurant.

Alors que l'homme montait rapidement, la femme commença à monter, tout en pleurant, elle allait lentement du fait du poids de ce qu'elle emportait avec elle. De surcroît, sa jupe

devenait de plus en plus lâche et elle finit par la perdre alors que son mari disparaissait dans l'espace. La pauvre femme l'appela en pleurant «Ñuka kusalla, ñuka kusalla », mon mari, mon mari. Quand l'homme arriva au ciel, il repoussa l'escalier causant la chute de la pauvre femme. L'homme entendit alors une énorme explosion venant de la terre et quand il redescendit il s'aperçut qu'il s'agissait de sa femme qui était tombée.

Tout le Zapallo qu'elle avait ingurgité était devenu l'argile sacrée « Manga Allpa » et elle s'était transformée en un gigantesque boa, le protecteur des lagons et des montagnes sacrés ainsi qu'en une petite chouette s'appelant Jilucu. Dans les forêts amazoniennes, depuis ce jour, on peut entendre, les nuits de pleine lune, le Jilucu qui pleure tristement en souvenir de son mari, la lune, car, de son côté, le mari avait prit la forme de la lune. Depuis lors, du haut du ciel, il illumine les ténèbres et les tristes nuits de sa femme « Jilucu » ou Manga Allpa Mama.

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

19 Novembre 2010

Garantir les Droits et renforcer les capacités des femmes autochtones pour l'adaptation au et l'atténuation du changement climatique

«Le changement climatique est une réalité et nous, les femmes autochtones et les peuples autochtones, sommes dès à présent confrontés aux effets de ce changement climatique - augmentation des inondations, disparition des îles, changement de production et augmentation des maladies dans les récoltes. Notre communauté connaît plus d'inondation que par le passé... Notre nourriture est la première à être affectée.. »

La moitié des 360 millions estimés de peuples autochtones sont des femmes. Parmi elles, quelques unes participent à la « Conférence Mondiale des femmes autochtones, du changement climatique et du programme REDD Plus » qui a lieu dans la ville de Manille, aux Philippines, les 18 et 19 novembre 2010. Elles débattent de la crise climatique actuelle et de son impact disproportionné sur les femmes autochtones. Elles souffrent de la perte de leurs terres et de leurs moyens de subsistance, de l'insécurité alimentaire, de la disparition de certains êtres, de l'augmentation des risques sanitaires, de la perte de leur savoir traditionnel et de leur identité, de l'augmentation des difficultés de production et de reproduction, d'une augmentation de la violence, de conflits concernant les ressources, l'immigration, les migrations et de leur marginalisation. Malheureusement, les débats et les accords obtenus en ce qui concerne le changement climatique n'ont pratiquement pas mis en avant les impacts et les

implications des secteurs les plus vulnérables, comme les peuples autochtones et les femmes.

Les différentes conséquences du changement climatique sur les femmes autochtones ont largement sapé les bénéfices qu'elles avaient acquis dans la consolidation de leur droits et la promotion de leurs intérêts. Dans le Pacifique, les peuples autochtones de la région de Bougainville qui vivaient sur l'île de Carteret, maintenant submergée, ont été déplacés dans d'autres parties de Bougainville. De nombreux problèmes n'ont cependant pas encore trouvés de solutions, comme par exemple la pérennité de leurs nouveaux lieux d'installation. Le fardeau des femmes autochtones pour subvenir aux besoins de leurs familles s'est considérablement alourdi. C'est l'augmentation du niveau de la mer qui a provoqué la disparition de leur île et la pénétration des eaux salées dans le peu de terres encore émergées qui les a rendu insalubres.

Les mesures d'atténuation climatique comme le REDD Plus (Programme de diminution des émissions de carbone forestier) qui ont pour but de réduire les émissions de gaz à effet de serre par la protection des forêts, présentent à la fois des risques et des opportunités. Cela peut, au bout du compte, saper les droits sur les forêts et les ressources qui leur sont liées ou au contraire offrir aux peuples autochtones l'opportunité d'inciter les gouvernements à modifier leurs politiques et leur programmes dans le but de respecter les droits des peuples autochtones et d'intégrer le savoir des femmes autochtones dans la gestion des forêts. Les femmes autochtones d'Indonésie travaillent avec le gouvernement indonésien qui a reçu 1 milliard de dollars afin qu'une

législation nationale concernant les droits des peuples autochtones soit présentée puis votée par le Parlement.

Les femmes autochtones des Philippines sont extrêmement critiques sur la capacité de la Commission Nationale des Peuples Autochtones à mettre correctement en pratique un consentement préalable éclairé alors que cela est partie prenante de la Déclaration des Droits de L'Homme. Le Département de l'Environnement et des Ressources Naturelles avait un projet dans le cadre du programme REDD Plus (Programme de diminution des émissions de carbone forestier) qui a récemment été accepté par le Programme de collaboration des Nations Unies dans le cadre du REDD. Un mécanisme de consultation doit être conçu avec les peuples autochtones, qui sont ceux qui ont protégé la plupart des forêts subsistant dans le pays.

Les femmes autochtones ont les capacités et les connaissances pour atténuer et s'adapter au changement climatique mais elles restent vulnérables à ses effets du fait de la discrimination qu'elles subissent en tant que femmes et en tant que représentantes de peuples autochtones. En étant les gardiennes du savoir traditionnel qu'elles transmettent aux générations futures, les femmes autochtones jouent un rôle significatif dans la subsistance et la gestion des forêts. Elles sont également à l'origine de la production des moyens de subsistance et assurent la sécurité alimentaire des communautés. Elles continuent à s'adapter au changement climatique en utilisant le savoir traditionnel et en produisant les innovations nécessaires.

Pourtant les droits des femmes autochtones et le caractère indispensable de leur rôle face au changement climatique n'est n'y reconnu ni soutenu. Elles ont été plus ou moins laissées pour compte lors des débats et des processus bien que leurs expériences quotidiennes des réalités du terrain soient pertinentes en ce qui concerne le changement climatique.

Soixante quinze femmes autochtones représentant 28 pays d'Asie, d'Amérique Latine, d'Afrique, du Pacifique et de l'Amérique du Nord, se sont néanmoins rassemblées à Manille, pour un atelier de 2 jours afin de débattre des conséquences du changement climatique et des mesures d'atténuation comme le programme REDD Plus, de leurs droits et du rôle des femmes autochtones. Cela sert également à identifier des stratégies à suivre dans les différents processus et différents niveaux des débats sur le changement climatique.

Afin de s'assurer la reconnaissance de leurs droits, la prise en compte et le soutien de leur rôle dans l'atténuation et l'adaptation au changement climatique, les femmes autochtones participantes expriment les exigences suivantes:

- La reconnaissance, la protection et l'accomplissement des droits des peuples autochtones et des droits des femmes autochtones ainsi qu'ils sont stipulés dans la Déclaration des Nations Unies des Droits des Peuples Autochtones ainsi que les droits reconnus par d'autres organismes internationaux comme la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes (CEDAW);

- La reconnaissance et la recherche de solutions quant à l'impact du changement climatique, selon une différenciation sexuelle, sur les femmes autochtones;
- La garantie et le soutien de la participation pleine et entière des femmes autochtones dans les débats, les consultations et les processus de prise de décision en ce qui concerne les politiques, les actions, les plans et les lois ayant trait au changement climatique sur un plan régional, national et international
- La mise à disposition d'une information pertinente et d'une éducation sur le changement climatique;
- L'accès direct, pour les femmes autochtones, à des fonds suffisants et à une assistance technique leur permettant de faire face à l'aggravation des désastres liés au changement climatique.

- FIN -

Communiqué de Presse issue par
Tebtebba à l'occasion de la
**« Conférence Mondiale des femmes autochtones, du
changement climatique et du programme REDD Plus »**
Le 18 et 19 novembre 2010.
The Legend Villas, Ville de Mandaluyong, Philippines

Références et liens

Indigenous Climate Portal

<http://www.indigenousclimate.org/>

International Indigenous Forum on Biodiversity

<http://www.iifb.net/>

Tebtebba, Indigenous Peoples International Centre for Policy Research and Education, Philippines www.tebtebba.org

Diverse Women for Diversity, New Delhi, India:

International Network with a focus on the South-Perspective initiated by Vandana Shiva,

<http://www.navdanya.org/diverse-women-for-diversity>

Empowering Women. Changing the Climate!

Verband Entwicklungspolitik Niedersachsen e.V. (2008): Frauen stärken. Klima wandeln!" <http://www.ven-nds.de/index.php/projekte/frauen-und-klima/materialien/168-projektmaterialien.html> Il y a également une exposition qui peut être louée ainsi que le témoignage, sur le climat, d'une femme autochtone de Bolivie qui peut être entendu sur : <http://www.ven-nds.de/index.php/projekte/menschenrechte/das-hoerbuch.html>

genanet - FOCAL POINT GENDER, ENVIRONMENT and SUSTAINABILITY, Frankfurt am Main www.genanet.de

GenderCC - Women for Climate Justice is a global network of women and gender activists and experts from all world regions working for gender and climate justice.

www.gendercc.net

Global Initiative on REDD+ and Gender Equality launched by IUCN, WEDO and WOCAN at the 16th Conference of the Parties to the United Nations Framework Convention on Climate Change (UNFCCC CoP16). <http://www.wocan.org/events/view/global-initiative-on-redd-and-gender-equality.html>

GTZs (German Association for Technical Cooperation) work on Biodiversity included gender specific projects, material and studies
<http://www.gtz.de/de/themen/laendliche-entwicklung/18459.htm>

IUCN Gender and Climate Change. Women as agents of change.
Climate Change Briefing 2007
http://cmsdata.iucn.org/downloads/climate_change_gender.pdf

IUCN Gender and Climate Change Factsheet
<http://www.gender-climate.org/pdfs/FactsheetClimateChange.pdf>

IUCN and UNDP Training Manual on Gender and Climate Change
<http://data.iucn.org/dbtw-wpd/edocs/2009-012.pdf>

MADRE - Demanding Rights, Resources and Results for Women
Worldwide Information on the impacts of climate change on (indigenous) women and their responses to these impacts
<http://www.madre.org/index/press-room-4/news/a-womens-rights-based-approach-to-climate-change-245.html>

Quelques autres lectures et liens concernant les effets du changement climatique sur les peuples autochtones dans l'Arctique et le Pacifique

ACIA, Impacts of a Warming Arctic: Arctic Climate Impact Assessment: Cambridge University Press, 2004
<http://www.acia.uaf.edu>

See Key Finding # 8 on the impacts on indigenous communities

Inuit Knowledge and Climate Change

Depuis Nunavut, le directeur Zacharias Kunuk et le chercheur et réalisateur Dr. Ian Mauro ont travaillé avec des communautés Inuits pour témoigner de leur savoir et de leur expérience en ce qui concerne les changements climatiques. Ce documentaire : **Inuit Knowledge and Climate Change** est le premier film en langue Inuktitut sur le sujet, il livre le point de vue « du terrain » avec des anciens et des chasseurs afin d'étudier les effets sociaux et économiques du réchauffement Arctique (sous-titres en anglais et en français). Le film peut être vu et téléchargé par le lien suivant :

<http://www.isuma.tv/lo/en/inuit-knowledge-and-climate-change>

Information téléchargée sur :

<http://www.cwhn.ca/en/node/42713>

Furgal, C., Martin, D., Gosselin, P. 2002. **Climate Change and Health in Nunavik and Labrador: Lessons from Inuit Knowledge**, In Krupnik, I., and Jolly, D. (Eds.) "The Earth is Faster Now: Indigenous Observations of Arctic Environmental Change". Arctic Research Consortium of the United States, Arctic Studies Centre, Smithsonian Institution, Washington, D.C. Pgs 266-300.

http://people.trentu.ca/chrisfurgal/pdf/Furgal%20et%20al%202002%20Climate%20Change%20and%20Health%20in%20Nunavik%20and%20Labrador_The%20Earth%20is%20Faster%20Now.pdf

Food Insecurity Among Inuit Women in Igloolik, Nunavut: The Role of Climate Change and Multiple Stressors

<http://soa.arcus.org/abstracts/food-insecurity-among-inuit-women-igloolik-nunavut-role-climate-change-and-multiple-stress>

Galloway McLean, Kirsty (2010) Advance Guard: Climate Change Impacts, Adaptation, Mitigation and Indigenous Peoples -A Compendium of Case Studies. United Nations University - Traditional Knowledge Initiative, Darwin, Australia. Introduction with an overview of different regions and more than 400 examples from all regions on the impacts of climate change on indigenous peoples as well as their adaptation and mitigation strategies.

http://www.unutki.org/downloads/File/Publications/UNU_Advance_Guard_Compendium_2010_final_web.pdf

Indigenous Peoples and Traditional Knowledge Related to Biological Diversity and Responses to Climate Change in the Arctic Region

Published by: Ministry of the Environment of Finland

<http://www.indiaenvironmentportal.org.in/files/tk-cc-arctic-en.pdf>

Effects of Climate Change on Indigenous Peoples: A Pacific Presentation Contribution par Mr Fiu Mataese Elisara/Executive Director/OLSSI/Samoa dans INTERNATIONAL EXPERT GROUP MEETING ON INDIGENOUS PEOPLES AND CLIMATE CHANGE, held in DARWIN, AUSTRALIA, APRIL 2-4, 2008

http://www.un.org/esa/socdev/unpfii/en/EGM_CS08.html

Indigenous Peoples in the Pacific Region. Factsheet by the UN Permanent Forum on Indigenous Issues

http://www.un.org/en/events/indigenousday/pdf/factsheet_Pacific_FINAL.pdf

Pacific Peoples Partnership

<http://www.pacificpeoplespartnership.org/climatechange.html>